

Pour citer ce texte : « André Bénit (2020) : « Mémoire féminine de la Shoah en Belgique. Un douloureux héritage à assumer : récits autofictionnels et compositions photographiques de Lydia Flem », Bruxelles, Fondation Auschwitz (<https://auschwitz.be/fr/publications/revue-temoigner-entre-histoire-et-memoire/textes-inedits-etou-en-langue-originale>) ».

## Mémoire féminine de la Shoah en Belgique. Un douloureux héritage à assumer : récits autofictionnels et compositions photographiques de Lydia Flem

André Bénit  
Universidad Autónoma de Madrid  
andre.benit@uam.es

Il me semblait les entendre crier, ces voix du passé, comme si elles voulaient que je les écoute toutes sans en oublier aucune. Elles se pressaient autour de moi, m'encerclaient comme la mélodie ensorcelante des sirènes murmurant à mon oreille : souviens-toi ! souviens-toi ! (Flem, 2004, p.83-84).

Notre histoire ne s'écrit pas sur une feuille blanche (Flem, 2006, p.64).  
Que sait-on de l'amour de ses parents ? [...] Nous nous inscrivons dans leur histoire sans pouvoir la connaître, seulement la deviner, en esquisser quelques contours. Et pourtant elle nous a forgés (Flem, 2006, p.116-117)<sup>1</sup>.

Toute une vie pour essayer de la résoudre. Pour devenir l'auteur, non pas de ses jours, mais de son propre récit. Raconter l'histoire à sa manière. Prendre du recul ; entre actions et réactions, dessiner son propre chemin. Tenter d'être soi. Toute une vie pour devenir qui on est (Flem, 2009, p.34).

Comme disait la grand-mère de Sophie et Jonathan<sup>2</sup>, dans la langue yiddish qui était la sienne au siècle dernier : *Sis chwer zu zein a Mensch*, c'est difficile d'être un être humain (Flem, 2009, p.87).

### Prologue

Peu après le décès de sa mère en 2003, de « celle qui, précise-t-elle, m'avait portée dans son ventre » (Flem, 2004, p.28), deux ans à peine après la disparition de son père (2001), Lydia Flem (Bruxelles, 1952), psychanalyste, écrivaine et photographe, est confrontée à la difficile mission de mettre de l'ordre et de faire un tri dans ce que ses parents – lui, Boris Flem, russe, né à Saint-Petersbourg en 1923 ; elle, Édith Esser, alias Jacqueline Monnier, allemande, née à Cologne en 1921 – ont accumulé plusieurs décennies durant : « une des expériences les plus pénibles qui soit, dit-elle, la tâche la plus lourde d'affects multiples, contradictoires, qui se puisse imaginer » (Flem, 2004, p.16), une épreuve que, l'année suivante, – presque en temps réel – elle mettra en récit dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* (2004)<sup>3</sup>. Comme l'indique Susan Brainbrigge, l'auteure y narre en effet « son

---

<sup>1</sup> Le lecteur ou la lectrice de la présente étude aura d'emblée compris combien il est difficile de citer Lydia Flem, tant ses écrits foisonnent de vérités si magnifiquement exprimées que l'embarras du choix parmi celles-ci s'avère permanent. À cet égard, Jacques De Decker parle des « bonheurs d'expression de [formidable] intensité » que l'on ne finirait pas de prélever dans les récits de Flem et, en conséquence, de l'envie que l'on ressent de « tout surligner » (De Decker, 2011, p.27-28).

<sup>2</sup> Dans son entretien avec Raphaëlle Rérolle, Lydia Flem signale que « Dans *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, j'ai choisi de faux prénoms avec l'accord des protagonistes » (Rérolle, 2012).

<sup>3</sup> Ce récit autofictionnel porte en exergue deux citations de Sigmund Freud. La première : « La mort d'une mère doit être quelque chose de très singulier qui ne peut se comparer à rien d'autre et doit éveiller certainement en nous des émotions difficiles à concevoir. » (Lettre à Max Eitingon du 1<sup>er</sup> décembre 1929). La seconde : « Pour moi, ce livre a une autre signification, une signification subjective que je n'ai saisie qu'une fois l'ouvrage terminé. J'ai compris qu'il était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme. » (*L'Interprétation des rêves*, préface, 1908). Quant au

expérience d'avoir à vider la maison parentale, travail à la fois concret – la mise en ordre de leurs biens – et métaphorique – une sorte de rangement interne » (Brainbrigge, 2018, p.549). Quant à Jeannine Paque, « dans ce désordre émotionnel qui est celui de la narratrice », elle souligne « deux aspects essentiels du récit : sa relation avec les objets et surtout la découverte de l'histoire occultée de sa famille qui s'ouvre sur une renaissance » (Paque, 2004, p.82).

Si survivre à ses parents est un fait naturel et hautement désirable, il n'en est pas moins « malaisé », reconnaît Lydia Flem : « C'est ce que la psychanalyse appelle l'épreuve de la réalité, le lent et inévitable travail du deuil qui commence par un surinvestissement du parent mort avant son désinvestissement progressif au profit de la vie » (Flem, 2004, p.18-19). D'autant qu'« unique héritière légale » – selon les mots du notaire –, c'est à elle seule que tout était légué, « En vrac. Dans le désordre et la confusion des sentiments » (Flem, 2004, p.37-38). Chaque objet ne porte-t-il en effet des « traces humaines » ? Chacun de ceux-ci n'a-t-il pas « une histoire et une signification mêlées à celle des personnes qui les ont utilisés et aimés » ? Ne forment-ils pas « ensemble, objets et personnes, une sorte d'unité qui ne peut se désolidariser sans peine » (Flem, 2004, p.50) ? Car, poursuit-elle, « les objets sont les complices de notre vie, ils racontent nos gestes, nos habitudes, cette part d'intimité qui nous accompagne à tout instant, porteurs de notre identité la plus minuscule et la plus certaine » (Flem, 2006, p.131-132)<sup>4</sup>. Dès lors, il lui faut entreprendre son « travail d'héritière fourmi » (Flem, 2004, p.124), celui « éprouvant, nostalgique, déchirant » (Flem, 2004, p.99-100) de choisir ce qu'il convient de conserver ou de jeter de tous ces objets et documents présents dans la maison familiale, un lieu dont chaque visite, confie-t-elle, se clôt sur la sensation de plus en plus oppressante d'avoir épuisé l'énergie émotionnelle dont elle disposait à force de « tourner le couteau dans la plaie des souvenirs » (Flem, 2004, p.143).

Face à l'immensité de la tâche, songeant aux longues soirées d'hiver qu'elle devra passer à ouvrir les innombrables boîtes contenant les masses de papiers les plus divers – correspondances et souvenirs, extraits de banque, factures de téléphone, d'électricité et autres, primes d'assurances, doubles des feuilles d'impôts... – et à les compiler afin de décider quel sort leur réserver, Lydia Flem ne peut qu'avouer son désarroi, son accablement et son impuissance momentanée. Aussi se décide-t-elle à emporter chez elle les papiers personnels de ses parents dans l'intention de « les classer plus tard, en prenant le temps, pour leur accorder une attention et une disponibilité » qui lui font défaut en ces premiers instants de deuil (Flem, 2004, p.50-51)<sup>5</sup>.

Elle n'ignore pas que les caisses empilées vaille que vaille dans son garage contiennent des rangées de dossiers, de fichiers et plusieurs documents rassemblés par sa mère dans le but d'établir la double généalogie de sa famille, ainsi que quelques bribes concernant celle de son père : « C'était un immense travail qu'elle avait accompli avec la patience, le soin, le goût de l'ordre et le désir de perfection qui étaient les siens » (Flem, 2004, p.52) ; et de se rappeler que, lorsque sa mère avait entrepris de faire ces recherches généalogiques, ce qui l'avait fascinée, elle sa fille, et lui avait donné « une étrange impression d'emprisonnement, ce fut de découvrir la détermination implacable, mathématique, qui nous relie à nos ascendants » (Flem, 2006, p.136) :

Nous avons été modelés autant par ce qu'ils ont voulu nous transmettre que par ce qu'ils nous ont transmis à leur insu. Une généalogie inconsciente, sur plusieurs générations, nous traverse. Nous portons, souvent sans nous en douter, des blessures venues de nos ascendants, d'anciennes missions, de lourds secrets. Il ne nous est pas toujours donné d'en éclaircir les ombres, d'en dénouer les liens (Flem, 2006, p.178-179).

Toutefois, précise-t-elle, sa mère n'eut point le temps de rédiger un texte pour organiser cette généalogie qu'elle mena jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle ; et bien qu'à la fin de sa vie elle écrivit, à l'adresse de

---

premier chapitre intitulé « Orage émotionnel », il débute sur une citation de Paul Celan : « Un Rien, voilà ce que nous fûmes, sommes et resterons, fleurissant : la Rose de Néant, la Rose de Personne. » (Flem, 2004, p.7).

<sup>4</sup> À Gilbert Moreau : « Nous avons besoin de nous raccrocher à une histoire. Les objets ont une âme, ils portent une charge émotionnelle du passé » (Moreau, 2015, p.9).

<sup>5</sup> « Quand j'ai vidé la maison de mes parents, la nécessité de trier s'est vite imposée. Que devais-je garder, donner, jeter ? Dans ce que j'ai gardé, il y avait une série d'archives que je ressentais comme précieuses mais que j'ai simplement déplacées d'un lieu à l'autre en me disant "plus tard". Dans ce plus tard, il y avait les recherches généalogiques de ma mère que je regarde seulement maintenant, dix ans après, et ces lettres ont fait partie de mon processus de deuil » (Moreau, 2015, p.16).

sa petite-fille, quelque soixante-dix pages contenant les souvenirs de sa première enfance – « une enfance heureuse dans les années vingt, entre Cologne, sa ville natale, et la campagne rhénane » –, elle renonça, malgré l’instigation de sa fille, à aller « au-delà de son arrivée à Strasbourg, après l’accession de Hitler au pouvoir en 1933 » (Flem, 2004, p.54). À cet égard, Lydia Flem soupçonne son propre père d’avoir toujours retenu son épouse de retracer son expérience concentrationnaire, et ce, disait-il, afin de lui épargner de trop fortes émotions, à moins qu’il ne voulût, peut-être, se protéger lui-même :

Boris, écorché vif, s’efforçait de faire taire ses propres tristesses, il s’engloutissait tout entier dans son amour pour Jacqueline. Elle était sa salvatrice, il était son sauveur. Il ne voulait pas qu’elle évoque sa déportation. [...] Il lui enjoignit de ne pas penser aux camps de la mort. Il lui imposait silence pour ne pas éveiller son insupportable peine. Au retour de déportation, il s’agissait de reprendre le cours de la vie là où elle s’était brisée. La catastrophe avait été vécue collectivement, mais chacun se retrouvait seul avec ses propres cauchemars (Flem, 2006, p.81).

Et si sa mère Jacqueline, qui se plaisait parfois à raconter « ses années de Résistance, les armes déplacées, les faux papiers, les faux tickets de rationnement... », avait le malheur d’enchaîner sur son arrestation et embrayait sur Auschwitz, son père Boris ne manquait pas de l’interrompre, « prétendant que ce récit lui ferait du mal, inutilement. À quoi bon remuer ce passé ? demandait-il, imposant silence » (Flem, 2006, p.83-84).

Quoi qu’il en soit, ce silence pesant – un rempart que ni ses parents ni elle-même ne purent abattre en temps utile – se maintenant après leur disparition, c’est à elle seule qu’il revient désormais de percer le tabou régnant autour des tragédies traversées par ses proches. Outre la délicate question qu’elle se pose alors, celle de savoir s’il lui faut devenir l’archiviste de leurs vies, transformer sa maison en un musée de leur passé – « un autel des ancêtres », car « s’il est sain de garder un lien puissant avec ses racines, ne deviennent-elles pas dangereuses lorsqu’elles débordent de terre et envahissent la part aérienne de l’arbre, prêtes à l’étouffer ? » (Flem, 2004, p.52) –, l’héritière de tant de secrets et de non-dits ne peut que conjecturer que ce que ses géniteurs lui turent dépassait nettement en horreur ce qui lui fut donné de lire ou d’entendre : « Ce que je savais, je ne pouvais pas le savoir, ils n’avaient pas voulu que je le sache. C’était un savoir interdit. Entaché d’horreur, de honte, de déni, un savoir saisi dans la glace, pétrifié » (Flem, 2004, p.55).

Consciente de la terrible lutte que ses parents durent mener pour survivre, elle sait néanmoins que « les enfants de la génération après le génocide » – la sienne – sont eux aussi appelés et condamnés à se battre « pour vivre en leur nom propre » : « Pour vivre sa propre histoire, il fallait s’extraire du magma indifférencié, écrasant, de leur mémoire traumatisée. / Auto-analyse interminable : tenter de décoller son psychisme du psychisme parental » (Flem, 2004, p.55-56). Il y a là, comme l’indique Desorbay, « effort de survie psychique » (2019, p.257) Assurément, dans ces conditions, « trouver sa place, inventer sa forme de fidélité comme sa liberté par rapport à une telle histoire n’avait rien d’aisé » (Burgelin, 2015, p.3).

Dans la foulée de ce récit écrit « quasiment en direct » et qui eut, confie-elle, « une fonction thérapeutique » – « Cela m’a permis de traverser l’orage émotionnel que constitue le deuil car à la tristesse s’ajoutent la multiplicité et la contradiction de nombreux sentiments » (Moreau, 2015, p.6) –, Lydia Flem publiera *Lettres d’amour en héritage* (2006), puis, comme pour compléter le diptyque parental, *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils* (2009), bouclant ainsi une trilogie autofictionnelle<sup>6</sup> dans laquelle elle met en récit des moments décisifs, voire critiques de son existence, ces « moments-tournants » (Burgelin, 2015, p.7) que tout un chacun est amené à ressentir lors de la disparition de ses ascendants et/ou de l’éloignement de ses descendants arrivés à l’âge adulte. C’est dire, selon Raphaëlle

---

<sup>6</sup> À la question de Gilbert Moreau : *Votre trilogie familiale est tout à la fois, et sans l’être vraiment, un essai, un carnet intime, un journal de bord. Elle est souvent présentée comme de l’autofiction. Vous reconnaissez-vous dans cette catégorie ?*, Lydia Flem répond : « Qui est “je” quand on écrit “je” ? Jusqu’où triche-t-on ? Jusqu’où dit-on de la vérité et laquelle ? Jusqu’où se met-on en scène ? Les grands maîtres des mémoires ont fait le pari de dire une certaine vérité à laquelle ils ont cru. Mais après Freud, il est difficile de penser qu’on se connaît si bien. Il y a toujours quelque chose qui nous échappe. L’autofiction appartient à l’époque. Elle est peut-être apparue parce qu’on est devenu plus individualiste et que beaucoup de gens ont fait une analyse ou une thérapie et se sont mis en scène un peu à la manière des *selfies* aujourd’hui. Dans l’autobiographie, il y a une part inévitable de fiction » (Moreau, 2015, p.7).

Rérolle, qu'elle y explore « des moments d'une vie où tout se rassemble, avant de se défaire et puis de se refaire à nouveau. Les moments de passage, les moments déterminants », autant de « cassures douloureuses » qui l'ont menée, selon les mots de Claude Burgelin, à « un double retour amont : retour sur l'enfance, la jeunesse de la narratrice ; retour sur la vie et la rencontre de ses deux parents et sur les arrière-fonds dont ils sont issus » :

C'est donc plus à une histoire de soi qu'à une quête autobiographique version Rousseau ou Leiris qu'on a affaire. La démarche de Lydia Flem est d'abord d'expliquer les tenants et aboutissants de ses difficultés existentielles en les référant à l'histoire des siens. L'approche de soi ne peut prendre forme et sens qu'en lien avec ce qu'ont vécu ses parents et, au-delà, de façon plus succincte (tant de données manquent...) ses grands-parents. On touche là au nœud d'aimance, d'aliénation, de douceur et de douleur mêlées dans laquelle s'est trouvée prise dès l'origine la petite fille qu'elle fut. Nœud qu'il lui a fallu desserrer sans en rompre les liens (Burgelin, 2015, p.2).

Dans les deux premiers volets de cet ensemble<sup>7</sup> – dont l'importance et la profonde originalité résident dans le fait que « ces livres [...] situent le sujet dans un cadre d'interdépendances qui le définissent au-delà de son individualité propre, qui n'est plus vécue dès lors comme primordiale » (De Decker, 2011, p.26) –, Lydia Flem relate entre autres choses, par petites touches et fragments, avec un tact et une sensibilité à fleur de peau, la découverte qu'elle fit alors de l'histoire soigneusement occultée de sa famille. C'est dire que ce diptyque constitue un témoignage bouleversant sur l'impact traumatique de la Shoah sur ses êtres chers les plus proches et partant sur elle-même ; une relation et une plongée mémorielle qui lui permet d'approcher la réelle personnalité de ses géniteurs, d'interpréter nombre des expériences vécues tout au long de son existence, d'en offrir une version cohérente, en un mot, d'assumer enfin le lourd héritage familial, une étape essentielle dans la construction définitive d'une identité propre.

Nous nous proposons ici, à partir des éléments habilement épar(pillé)s dans les différents textes, de reconstituer la douloureuse démarche par laquelle cette psychanalyste née dans une famille juive parvint à « s'inscrire dans une lignée chargée de morts partis en fumée, de familles massacrées en toute impunité » (Flem, 2004, p.69).

### **À la découverte de la généalogie familiale**

C'est au début des années 70, peu après la disparition de sa mère, que Jacqueline Flem se décida donc à mener des recherches généalogiques ; sa fille Lydia ne pourra alors que regretter que celle-ci, tout enthousiaste à l'idée de renouer avec ses ascendants mais semblant ignorer que « la filiation n'allait pas de soi pour sa descendance », préférât lui parler de ses lointains ancêtres plutôt que de son propre passé de rescapée du génocide. Car, explique Lydia Flem, « Tout génocide brise l'évidence de la suite des générations. Elle cherchait ses ancêtres. Je ne pouvais accéder à l'histoire de ma propre mère » ; et de se souvenir que, dans les cimetières entre Rhin et Moselle où celle-ci les emmenait, son père et elle, en quête des tombes préservées de ses aïeux, la jeune fille de vingt ans poursuivait déjà, de son côté, « une autre Recherche. Je lisais imperturbablement Proust. Au milieu des stèles funéraires, la littérature m'offrait des ancêtres imaginaires, m'ouvrait une dérobade à la suite ininterrompue des cinq cent mille générations qui nous ont précédés... » (Flem, 2004, p.53).

Quelque trois décennies plus tard, prise « entre mélancolie et amertume, tristesse et douleur, gratitude et découragement », la psychanalyste doit reconnaître le bonheur qu'elle eut d'avoir vu vieillir ses parents et d'avoir pu, après leur disparition, recueillir des objets leur ayant appartenu, lui rappelant ce qu'ils furent, illustrant et symbolisant leur vécu ; des parents, dit-elle, qui avaient absolument tout conservé et n'avaient pu se défaire de rien « parce que leur jeunesse avait été brisée par trop d'exils et de disparitions. Ils me chargeaient de trop parce qu'ils avaient eu trop peu. Ils cherchaient à combler leur vide. / D'une génération à l'autre, le rien pèse, le trop aussi. Ne transmet-on jamais que du négatif ? » (Flem, 2004, p.58). Aussi, dans la foulée, aligne-t-elle une longue série de lancinantes questions qui la taraudent :

---

<sup>7</sup> Republié en un seul volume : Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents. Une trilogie familiale*, Éditions Points, 2020. Lors d'un entretien avec Christine Marcandier réalisé à Bruxelles le 23 février 2020, Lydia Flem a longuement explicité les liens qui unissent ces trois livres et les nouvelles perspectives qu'ouvre leur publication conjointe, mais aussi son rapport à la littérature, à l'Histoire, à la psychanalyse et à la photographie.

y avait-il des secrets de famille ? Qu'allais-je découvrir que je voulais ou ne voulais pas apprendre ? Oserais-je ouvrir tous les tiroirs, lire tous les papiers, scruter les interstices, ou allais-je pudiquement me détourner de certaines choses, les enfouir dans des sacs et des cartons sans les déflorer, les jeter ou même les brûler sans rien en savoir ?

Comment se résoudre à l'inconvenance d'une telle indiscretion alors même qu'elle rejoignait de vieux désirs refoulés venus de la plus haute enfance : écouter aux portes, regarder par le trou de la serrure, guetter les bruits de la chambre des parents, rassasier une curiosité depuis toujours frappée d'interdit et pourtant légitime : quel était le chiffre de ma naissance ? de quels amours étais-je née ? de quel désir de survie ? Quelles traces inconscientes mes parents m'avaient-ils transmises à leur insu ?

De quel impensable maternel et paternel étais-je issue ? Comment m'inscrire dans une lignée chargée de morts partis en fumée, de familles massacrées en toute impunité ? Comment être la fille de parents orphelins, esclaves mis au travail, humains que l'on a voulu soustraire à l'espèce humaine, réduits si longtemps au silence par l'assourdissant silence du monde ? Comment hériter de parents qui avaient fait de moi un garde-fou contre l'horreur, non pas leur enfant mais leur rempart ?

À ce passé inexprimable, à cette succession de traumatismes qu'ils vécurent avant ma naissance, que pouvais-je opposer sinon la recherche obstinée, tâtonnante, de mots perdus ? (Flem, 2004, p.68-69).

Afin de devenir la « libre » héritière de ses parents décédés peu de temps l'une après l'autre – ce qui, dit-elle, les lui rendait terriblement présents, voire obsédants au point de ne pouvoir éviter qu'ils occupent toutes ses pensées et actions : « Je ne cessais mentalement mais aussi très concrètement d'évaluer et d'approfondir chaque aspect de mes liens avec eux à travers les années. C'était un concentré d'exploration psychique » (Flem, 2004, p.70-71) –, Lydia Flem comprend d'emblée qu'il lui faut à tout prix « rompre l'absolu d'un silence » qui l'aliène et dont elle est l'otage depuis sa naissance :

Écrire devenait une tâche urgente. À travers la concoction de la langue, l'indicible de leur passé ne m'empêcherait plus de vivre ma vie, séparée de la leur. Je ne serais plus l'enclos passif de leur détresse et de leur mutisme, mais l'héritière active de ma filiation. "Ce que tu as hérité de ces pères, acquiers-le pour le posséder." (Flem, 2004, p.70).

Écrire a toujours été mon rêve depuis que j'étais enfant, j'avais écrit d'autres livres très différents, mais là est née l'envie de chercher des mots pour dire quelque chose qui relève un peu de l'ordre de l'indicible. Essayer de faire le pont avec ce que l'on éprouve dans son expérience intime et qui est d'une certaine façon un peu interdit ou honteux, parce que quand quelqu'un meurt, on est juste censé être triste. En vérité, on a beaucoup d'autres sentiments, d'autres sensations. Et j'avais envie de les raconter, tout en ayant l'impression que c'était assez indécent (Rérolle, 2012).

C'est pourquoi elle s'empresse de s'asseoir à sa table d'écriture afin de prendre sans plus tarder quelques notes, « dans une sorte d'excitation, confie-t-elle, qui faisait barrage aux sentiments multiples qui [l]'envahissaient. Sentiments difficiles à formuler à voix haute : entre douleur et délivrance » (Flem, 2004, p.70).

La lecture de quelques-unes des lettres qu'elle avait autrefois adressées à ses parents et où elle se livrait « avec une sincérité à laquelle ils n'avaient jamais fait écho » ne peut qu'ébranler celle qui peine à se reconnaître dans « ce miroir impudique, dans cette illusion de transparence, trop longtemps entretenue » : « J'avais des mots en trop pour eux qui en manquaient. Cette disparité justifiait mon écriture, mais elle me renvoyait aux vertiges de la solitude que j'avais éprouvés en leur présence » (Flem, 2004, p.71).

La désolation qui l'accable depuis longtemps, celle d'avoir grandi dans une famille feignant d'être « sans histoire » – « papa, maman, la bonne et moi, alors que c'était : Hitler, Staline, l'Histoire et nous » (Flem, 2004, p.72) –, coincée entre des parents tout juste capables de brider leur immense détresse, sur lesquels elle ne put jamais s'appuyer mais dont elle dut calmer les angoisses, étancher les plaies et apaiser les cauchemars « sans que jamais rien n'en soit dit » (Flem, 2004, p.71-72)

– « Ce pouvait être à la rigueur un sujet de discussion détaché de tout affect, jamais une rencontre, même balbutiante, à travers des mots et des émotions, une conversation entre parents et enfant. Ce qui hantait leurs nuits et leurs corps, surtout leurs pauvres corps avilis, mutilés, torturés, violentés dans un "là-bas" indicible, ils cherchaient l'un et l'autre à l'enfouir dans un oubli impossible. Leurs corps parlaient à leur place, douleurs d'estomacs, difficultés respiratoires, insomnies, stress, mal de dos, rêves

de torture, cris déchirants la nuit. Mon corps, près du leur, était à leur image, imprimé par la guerre » (Flem, 2004, p.72-73) –,

cette immense affliction, qui l'a stimulée à se réfugier dans l'art et la littérature, lui a certes permis d'y trouver « l'expression de sensations et de sentiments qui à la maison erraient comme des fantômes insaisissables », mais l'a concomitamment éloignée de ses géniteurs, lesquels l'y encouragèrent pourtant, y cherchant même une complicité qui paradoxalement l'isolait davantage : « Ils étaient dupes, j'étais livrée à leurs démons que j'avais faits miens. Nos vies se télescopaient. Ma mère n'avait pas été gazée à Auschwitz, mais moi je vivais asphyxiée depuis toujours. / Sombre héritage » (Flem, 2004, p.73). Néanmoins, constate Lydia Flem, contrairement à leurs langues restées muettes, leurs papiers, eux, étaient fort loquaces ; aussi éprouva-t-elle le besoin vital de lire leurs archives, de les dépouiller dans leur matérialité même : « Préciser les dates, noter les faits, regarder leur vérité comme une réalité, non pas seulement comme un fantôme terrifiant, hors du sens » (Flem, 2004, p.74).

C'est alors – « émouvante et éprouvante symétrie », dit-elle – qu'elle découvrit dans un petit tiroir situé au bord du lit du côté de son père, enfoui sous de vieilles piécettes, montres et autres vide-poches, son matricule de prisonnier politique de guerre ; et, quelques minutes après, dans une autre pièce dans leur maison, un livre nazi, *Der Weg zum Reich* [littéralement, *Le Chemin de l'Empire*], ramassé à la Libération par son père dans le train du retour et où il avait écrit la seule confidence qu'elle ait jamais lue de sa plume : « Souvenir des derniers jours du "grand Reich". Trouvé le livre dans un wagon sur le chemin Wülzburg-Bruxelles. 15 mai 1945. Mon plus beau voyage » (Flem, 2004, p.74).

De l'autre côté du lit, celui de sa mère, un petit tiroir renfermait, à côté de quelques objets de la vie quotidienne (mouchoirs froissés, médicaments entamés, pense-bêtes, clés...), trois petites boîtes plates contenant ses décorations françaises – la croix du Combattant volontaire de la Résistance, la médaille de la Déportation pour faits de Résistance et la croix du Combattant – accompagnées de cartes comportant des dates que Lydia Flem confesse ne jamais avoir pu mémoriser ni inscrire en elle-même. À la vue de ces insignes militaires, elle qui, enfant, ne concevait pas qu'une femme pût en avoir ou en briguer, se sent soudainement à la fois fière et troublée : « Ma maman pouvait-elle être coquette et militaire ? L'ordre des sexes n'était-il pas inversé ? Et comment me révolter, me lâcher contre une héroïne, une résistante, une victime de la barbarie, sans me sentir jetée dans le camp des oppresseurs, des bourreaux ? » (Flem, 2004, p.79). D'où la détermination inexorable de « savoir » :

Non plus être le contenant passif d'une trop grande douleur mais assumer l'histoire qui avait précédé ma naissance, comprendre l'atmosphère dans laquelle j'étais née. Me dégager d'un passé qui était resté entravé dans leurs poumons et m'avait empêchée de respirer librement. Les documents que je grappillai en divers lieux de la maison établissaient les faits, crus mais clairs et distincts, sans l'ombre d'une émotion, sans le risque d'une fusion mortifère (Flem, 2004, p.75).

Surmontant le tournis qui inévitablement l'assaille face aux monceaux sans cesse croissants de cartes, carnets, photocopies, photographies... émergeant de toutes parts et qui lui indiquent combien ses parents, inconsciemment peut-être, cherchèrent à dissimuler l'horreur vécue sous l'abondance de l'anecdotique et des menus plaisirs attachés et arrachés à la vie quotidienne – « [ils] avaient conservé presque toutes les strates de leur vie, tout ce qu'ils avaient pu sauver du néant : bouclier imaginaire contre le vide qui demeurait en eux ? »<sup>8</sup> –, Lydia Flem doit bien constater que son envie pourtant grandissante d'abandonner la partie – « Devais-je, par fidélité, conserver ces infimes fragments de vie ? Leur étais-je enchaînée ? [...] Mais en quoi cela me concernait-il ? Je n'étais pas censée, en devenant leur héritière, me faire leur psychanalyste » (Flem, 2004, p.84-85) – n'était pas de taille à étouffer la curiosité qui la piquait et l'envie qu'elle éprouvait de mener son exploration à terme. D'autant, s'épanche-t-elle avec tendresse, que retrouver un morceau de papier couvert de la calligraphie de ses parents inévitablement « réveillait la nostalgie » :

L'écriture, comme la voix, est une émanation du corps. Mais la voix s'éteint, la graphie reste.

Le tracé de leurs jambages, des hampes de leurs consonnes, la courbe de leurs voyelles avaient piégé leurs présences, donné une intensité à leur absence. Je ne pouvais plus toucher ou regarder leurs

---

<sup>8</sup> « D'ailleurs, si mes parents ont tant accumulé au cours de leur vie c'était sans doute pour former un rempart contre le vide qui les avait précédés » (Moreau, 2015, p.9).

visages vivants, mais je pouvais encore effleurer du doigt leurs écritures familières, elles n'étaient pas mortes (Flem, 2004, p.88-89).

Ainsi se lança-t-elle à la découverte de ces lettres classées chronologiquement et soigneusement numérotées, de ces cartes et autres documents témoins de leur histoire, tout en s'interrogeant : « Sommes-nous tous voués à écrire l'histoire de nos parents ? Même après leur mort, ne cessons-nous jamais de vivre pour eux, à travers eux, en fonction d'eux ou contre eux ? Est-ce une dette qui nous poursuit toujours ? » (Flem, 2004, p.89).

### **Histoire de Boris Flem et de sa famille**

Est-ce par « hasard ou intuition », se demande Lydia Flem, que dans l'énorme bric-à-brac dont elle héritait elle ressentit le désir d'ouvrir une minuscule mallette de cuir patinée par le temps ? Heureuse initiative sans nul doute, car la valisette contenait des liasses de lettres dont l'existence lui était totalement inconnue : « Écrites, en allemand, par la mère de mon père et adressées à celui-ci, en internat, alors qu'il n'était encore qu'un très jeune adolescent, en 1938, ces lettres parlaient d'un temps que mon père n'avait jamais évoqué devant moi » (Flem, 2004, p.56).

De son père mort en 1925, Boris, qui n'avait que deux ans à l'époque, ne savait rien ; de sa mère Rosa Widenski-Flem, déportée et gazée par les nazis en 1942 et dont il n'arrivait pas à faire le deuil (Flem, 2006, p.81), « il ne m'a presque rien confié », déplore Lydia Flem (2006, p.63), laquelle, depuis des années, ne garde de cette grand-mère russe, dans son carnet d'adresses, qu'une petite photo où, dit-elle, « on la voyait tenir un petit chaton dans les mains à hauteur de son visage, elle lui souriait, le regard doux et amusé, les cheveux ramenés en chignon, les pommettes hautes et marquées, très slaves. À l'arrière, ces mots au crayon bleu : "Scheveningen, 1939" » (Flem, 2004, p.56-57).

Avec elle, tout un monde avait disparu : la famille russe, la cuisine russe, la langue russe, les souvenirs russes, les noms russes. J'aurais aimé la connaître, mais mon père ne l'évoquait que très rarement, comme si parler d'elle le faisait souffrir. Quand mon père vit-il sa maman pour la dernière fois ? Quand apprit-il sa mort abominable ? Enfant, j'avais souvent tenté de l'accompagner dans la chambre à gaz, me la représentant prisonnière, paniquée, follement inquiète du sort réservé à ses enfants, asphyxiée, suffoquant, saisie de terreur, anéantie.

Qu'est-ce que mon père avait recueilli de sa mère ? Une liasse de lettres, une ou deux photographies, des traits de caractère peut-être, une forme de visage. Et un petit bijou, que son frère aîné conserva pour le lui donner après la guerre, un médaillon en émail bleu que j'aurais aimé porter, ce qui me fut refusé, je ne sais pas pourquoi. Je ne reçus que son prénom, Rose. C'était un legs bien trop lourd (Flem, 2004, p.57-58).

Ce n'est que bien plus tard, à la lecture d'une lettre que son père Boris adressa de Bruxelles, le 31 octobre 1946, à sa « chère petite Jacky » que Lydia Flem en apprendra davantage sur la tragique destinée de la branche paternelle. Tentons ici d'en retenir les éléments les plus marquants.

En 1925, les parents de Boris, son frère et lui-même quittent l'Union soviétique antisémite à destination de Hambourg où réside une sœur du père, lequel, « au destin tragiquement suspendu » (Flem, 2006, p.135), est assassiné à la frontière russe par un passeur. En Allemagne, la famille étant sans ressources, tandis que son frère aîné fréquente l'école, Boris est placé dans un home pour enfants à une quinzaine de kilomètres de la ville ; il y restera cinq années pendant lesquelles il ne recevra que de rares visites de sa mère très occupée à tenter de subvenir à leurs besoins. Revenu à Hambourg à l'âge de sept ans, Boris se souvient qu'ils avaient un petit magasin près du port et qu'après l'école, qui se trouvait à trois quarts d'heure de tram de chez eux, il devait aller manger et faire ses devoirs dans un jardin d'enfants. De retour à sept heures du soir, il avait juste le temps de se coucher. « Parler avec ma mère, la regarder, oui, c'était possible le dimanche » (Flem, 2006, p.55), du moins jusqu'au jour où, celle-ci tombée malade et partie en cure de repos, il fut à nouveau placé en pension pendant deux ans, au bout desquels le magasin fut liquidé. De 1932 à 1938, sa mère étant obligée de travailler jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, ils restèrent « plus ou moins » ensemble : « Malheureusement j'étais trop jeune pour comprendre ce qu'est une maman » (Flem, 2006, p.55).

En 1938, tenus de quitter l'Allemagne *subito presto*, ils envisagèrent de gagner la Hollande où son frère vivait depuis 1933. Cependant, contrairement à sa mère qui obtint l'autorisation de s'installer aux Pays-Bas, Boris dut se réfugier à Bruxelles chez son cousin Joseph qui acceptait de le loger mais qui, à la rentrée des classes, décida de le placer à Charleroi, dans une école professionnelle et

technique. Et tandis que les autres élèves s'en retournaient, heureux, passer le week-end dans leur famille, lui restait seul à l'internat soi-disant, selon le cousin, pour y apprendre rapidement le français ! « Sans comprendre la langue<sup>9</sup>, sans comprendre la mentalité, oui, c'était dur. [...] Je ne pouvais voir ni ma mère, ni mon cousin. À qui dire ses soucis, confier sa peine ? Qui me caresserait, me consolera ? Je n'avais pas le droit de pleurer. Sauf le soir dans mon lit, en dessous des couvertures. Dites-moi, qu'avais-je fait de mal pour être toujours seul ? » (Flem, 2006, p.56-57).

Ce n'est que durant l'été de 1939 que Boris, dont les papiers sont en règle, pourra enfin revoir sa mère pendant quatre semaines. « Pourquoi ne l'ai-je pas mieux regardée, pourquoi n'ai-je pas mieux gravé ses traits dans ma mémoire ? Le 5 septembre 1939 j'ai dû la quitter. Oui, pour toujours. C'était la guerre, je devais rentrer en Belgique » (Flem, 2006, p.57-58). Son cousin parti au Canada à la veille de l'offensive allemande de mai 1940, Boris séjourne alors chez les R., des parents de celui-ci mais avec lesquels lui-même n'a aucun lien de parenté ; ils le traiteront comme un domestique, notamment lors de l'exode dans le nord de la France, l'envoyant faire la queue du ravitaillement pendant plusieurs heures, au risque qu'il soit atteint par les tirs allemands : « J'ai cru qu'un jour ma mère serait fière de moi, ce jour n'est pas venu. Dites-moi pourquoi ? » (Flem, 2006, p.59).

En 1942, les parents de son cousin, chez lesquels il loge le week-end – il est autorisé à rentrer à Bruxelles pour leur apporter des provisions de province ! – remettent à la Gestapo lancée à sa recherche son adresse à Charleroi, mais se gardent bien de l'en prévenir. Arrêté en tant que Russe le 7 mars à l'Université de Charleroi – « comme otage », précise un rapport de police (Flem, 2004, p.75) –, le jeune homme de dix-huit ans est expédié avec plusieurs compatriotes au camp de travail et de concentration de Wülzburg, dans la forteresse de Weissenburg en Bavière, où il demeurera prisonnier pendant trente-huit mois, jusqu'au 26 avril 1945.

Dans ses papiers, sa fille Lydia découvrira une photographie prise à l'heure de l'appel dans la cour, ainsi que sa carte de prisonnier au Lager : *Ilag*<sup>10</sup> XIII. Sur la photo d'identité, dit-elle, on le voit tenant un tableau sur lequel figure le nombre 334, inscrit à la craie. C'est ainsi qu'elle le décrit :

C'était un très jeune homme au visage long et mélancolique, aux traits pâles et fins, avec d'abondants cheveux sombres et des lunettes toutes rondes qui lui donnaient un air de poète ou d'anarchiste. Il ne paraissait pas accablé, plutôt absent, comme s'il voulait offrir à l'ennemi un visage impénétrable, vidé de ses émotions, tourné vers soi-même. Peut-être s'était-il construit une cachette à l'intérieur de lui-même pour se soustraire à l'impuissance de sa situation, s'échapper de la prison de la terrible réalité. Libéré, peut-être n'a-t-il jamais complètement quitté cet abri, cette prison intime, qui l'avait sauvé, mais qui lui collait désormais à la peau (Flem, 2004, p.76).

De son incarcération, regrette-t-elle, il ne lui narra que quelques anecdotes tragi-comiques, cocasses même<sup>11</sup> : le chat qu'à la Noël 44, il réussit à attraper et mangea avec des copains, dont chacun prétendait, pour ne pas en dégoûter les autres, qu'il avait un authentique goût de lapin (Flem, 2006, p.93-94) ; ou encore les jouets en bois et les sandalettes pour dames qu'il fabriquait clandestinement à l'atelier afin de les échanger contre du pain lorsque les gardiens allemands s'en retournaient passer les fêtes en famille et désiraient apporter à leurs enfants et à leur épouse des cadeaux malgré la guerre (Flem, 2006, p.94-95) ; ou des souvenirs, tel celui d'un prisonnier taciturne, frère de l'assassin de Trotski : « Il donnait à ses récits une couche d'humour et d'aventure qui me les rendait plus palpitants qu'effrayants. Il taisait la peur, la faim, l'humiliation » (Flem, 2004, p.76-77)<sup>12</sup>.

De retour à Bruxelles en juillet 1945, Boris est désormais seul : tandis que son frère séjourne en Suisse dans un état pitoyable, sa mère, comme des millions de Juifs, a disparu « en fumée [...] ». À Auschwitz » (Flem, 2006, p.60). Logé de nouveau chez les R., ces gens qui l'ont dénoncé, il ne peut

---

<sup>9</sup> « Mon père avait vécu sa petite enfance en russe [...]. La première langue de l'exil fut l'allemand pour mon père, puis le hollandais et le français qu'il apprit vers quinze ans, à Charleroi, en 1938, loin de son foyer » (Flem, 2006, p.141).

<sup>10</sup> Abréviation de *Internierungslager* (= internement).

<sup>11</sup> Voir le chapitre « Noël à Auschwitz » (Flem, 2006, p.87-96).

<sup>12</sup> « Pour nous soutenir le moral, poursuit Boris, je racontais des blagues, je faisais rire, je jouais aussi de l'harmonica, de la musique à bouche... *La Marseillaise*, *Après de ma blonde*, *Avanti popolo*... En chantant, nous étions pris d'un élan d'espoir, nous nous sentions la force de vaincre, de vivre. Jusqu'à la Libération. En distrayant les autres, j'oubliais mes propres soucis » (Flem, 2006, p.95).

alors que « regret[er] d'être revenu d'Allemagne. Pourquoi ne suis-je pas mort là-bas ? », écrit-il de Bruxelles à sa « chère petite Jacky » le 31 octobre 1946 (Flem, 2006, p.61).

Parmi les papiers collectés postérieurement et préservés par ses parents dans le but de les lui transmettre, Lydia Flem trouvera une lettre du directeur de la Croix-Rouge néerlandaise, datée du 10 novembre 1949, annonçant à son père, d'une part, que sa mère Rosa Widenski-Flem, née le 23 septembre 1879, fut arrêtée en Hollande et déportée à Auschwitz<sup>13</sup>, d'autre part, que, « comme la plupart des déportés ont été directement gazés [*vergast* en néerlandais] et brûlés dans les crématoires [*gecremeerd*], [...] [elle] mourut vraisemblablement le 5 novembre 1942 » : « Cette déclaration sur papier à en-tête de la Croix-Rouge fut son seul tombeau », s'attendrit-elle (Flem, 2004, p.91).

Durant son enfance à elle, se souvient Lydia Flem, les amis russes de son père venaient le soir à la maison : « ils riaient, parlaient trois ou quatre langues en même temps, écoutaient de la musique slave et mangeaient du bortsch et des zakouskis, buvaient de la vodka avec des poissons fumés. Ils n'osaient pas retourner dans leur pays natal, de peur que les autorités soviétiques ne les contraignent à y rester » (Flem, 2004, p.77-78). Assurément, l'évocation de ses grands-parents paternels était « chargée de douleur et de drame », l'un et l'autre ayant été vilement assassinés :

Ils n'avaient pas de tombe, ni de maison à vider. Rien. Il n'y avait aucun lieu où se recueillir en leur mémoire. Pas d'archives, de photographies, de traces de leurs vies. Je ne connaissais pas les lieux où ils étaient nés, avaient habité, s'étaient aimés. D'eux il ne restait rien, pas même une paire de lunettes ou un chapeau, le vide. Mon père n'avait pas été un héritier (Flem, 2004, p.78).

Ce n'est qu'à la lecture de la correspondance de ses parents que Lydia Flem pourra jauger le degré de solitude et de douleur auquel son père fut confronté durant son enfance :

Tant de chagrins, tant d'humiliations, tant de souffrances. [...] Il ne me l'avait jamais dit. Il était trop pudique, trop secret. Il a gardé sa peine, l'a enfoncée au plus profond de lui-même. Je comprends mieux pourquoi il se crispait quand je lui posais des questions sur ses jeunes années. Il essayait de trouver les beaux souvenirs (Flem, 2006, p.62).

À la question de Gilbert Moreau, curieux de savoir si elle y a découvert « quelque chose de mystérieux qui [la] laisse encore perplexe aujourd'hui », Lydia Flem confirme :

Oui, je n'avais jamais pris conscience à quel point mon père était un orphelin. C'est en lisant une des premières lettres qu'il a adressée à ma mère que j'ai découvert l'enfance et l'adolescence de mon père. Je ne savais rien de son enfance difficile et solitaire. Il ne me racontait que les souvenirs joyeux de son histoire, il taisait la souffrance. Je sentais bien que mon père était un homme blessé, mais je ne savais pas pourquoi. Je l'ai compris seulement à ce moment-là (Moreau, 2015, p.12).

Et de mesurer combien il est préférable de recevoir « quelque chose en héritage – même encombrant, même douloureux – que de ressentir une absence, un vide, impossible à combler. Les secrets de famille, les traumatismes, les hontes cachées nous plombent. Les blessures se transmettent. Comment les cicatriser, tenter de rapprocher les bords disjoints pour qu'une suture naisse ? Faire peau neuve » (Flem, 2009, p.148).

### **Histoire d'Édith, alias Jacqueline, et de sa famille**

En 1933, Édith est une adolescente de douze ans lorsque, fuyant l'Allemagne nazie, elle arrive à Strasbourg. Comme l'indique Lydia Flem, sa mère est alors tout à la joie « de découvrir un pays où l'on écrivait en lettres capitales sur le fronton des mairies les mots Liberté, Égalité, Fraternité » (Flem, 2004, p.54). Pour la jeune immigrée, le français sera dès lors synonyme de liberté et la France « sa véritable patrie, celle du cœur » à tel point que, pendant la guerre, afin de « se créer une identité de résistante », elle reniera son prénom de naissance aux consonances germaniques au profit d'un prénom bien français (Flem, 2006, p.142).

---

<sup>13</sup> « Selon une liste allemande, nommée "Judentransport aus den Niederlanden", à la date du 2 novembre 1942. À la page 44 du document, son nom étant inscrit face au numéro 1089 » (Flem, 2004, p.91).

Arrêtée par la Gestapo à Grenoble le 10 juillet 1944 sous le nom de Jacqueline Monnier<sup>14</sup>, elle est déportée à Auschwitz où elle arrive un bon mois plus tard. Dénoncée comme Juive, elle portera bientôt sur son avant-bras, inscrits à l'encre bleue indélébile, deux numéros : le premier « 87196 » fut en effet biffé et remplacé par un second : « A25299 »<sup>15</sup> : « Je ne sais si cette pratique était courante. Personne n'a jamais rien pu m'en dire. Ma mère portait ainsi tatouées sur son corps ses deux identités, celle de sa naissance et celle qu'elle s'était librement choisie, à laquelle elle tenait par-dessus tout », commente Lydia Flem (Flem, 2006, p.142-143).

C'est en mettant de l'ordre dans le secrétaire de sa mère qu'elle tombera sur « un document unique », précieusement sauvegardé dans une chemise en plastique : le petit morceau de papier sur lequel elle avait écrit d'une main ferme quelques mots à l'endroit de ses proches, pour les rassurer sur son sort, et qu'elle réussit à passer à un membre de la Croix-Rouge en le priant de bien vouloir le transmettre à sa famille ou à ses voisins à Tours : « 14 août à Chaumont. Nous sommes en route vers l'Est, ne pouvant pas aller à Paris. Le moral est bon. J'ai du courage. J'espère que nous nous retrouverons bientôt. La Croix-Rouge est très chic. Je vous embrasse tous, Édith » (Flem, 2004, p.82). Comme l'indique Lydia Flem, « ce petit bout de vie précaire » griffonné par Jacqueline dans le convoi n°78, parti de Lyon le 11 août 1944<sup>16</sup> avec environ 650 personnes par le train n°14166 et qui via Mâcon, Chalon-sur-Saône, Chaumont, Vittel, Épinal et Belfort, « arriva à Auschwitz le 22 août », « ce petit bout de présence » contenant ces quelques mots confiés à la bienveillance d'une inconnue, conservés par une amie, « arrachés au convoi de la mort en gare de Chaumont », « sauvés du chaos et de l'oubli » et finalement retrouvés par une revenante, elle le glissera alors « dans un classeur où se joindraient d'autres empreintes et visages échappés de la masse des papiers qui sortaient de tous les replis de la maison comme une foule un jour de manifestation » (Flem, 2004, p.82-83).

La lecture de la correspondance ultérieure de ses parents lui apprendra d'autres circonstances du séjour de sa mère à Auschwitz. Dans une lettre expédiée de Leysin, le 28 octobre 1946, à l'adresse de son « Cher Boris », Jacqueline raconte :

Au camp, j'ai souffert du froid, de la faim, du manque de sommeil, de la vermine, des coups, mais tout cela n'était rien en comparaison de ma souffrance morale. Jamais personne ne m'adressait un sourire, ne me disait un mot gentil, ne me prenait dans les bras pour me consoler comme seul Papa savait le faire. Je fus arrêtée cinq semaines après la mort de mon père et je n'ai pas eu le temps de réaliser toute l'étendue de mon malheur. À Auschwitz, je me suis forgé une armature de dureté. Il fallait être forte pour résister. Car je voulais résister, tout comme j'ai résisté à la mort pendant une année de grave maladie dans les hôpitaux de Paris. Je veux vivre, Vivre, de toutes mes forces, je tends maintenant vers la guérison. Mais il faut à tout être un stimulant dans la vie et je crois qu'il n'y en a pas de meilleur que l'amitié ! (Flem, 2006, p.51-52)

Et Lydia Flem qui, le samedi 27 novembre 2010, dans son discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique<sup>17</sup>, se présentera comme « une petite fille, née des hasards et des détours de l'Histoire dans cette contrée surréaliste » (Flem, 2011b, p.40), de s'interroger derechef :

Ma mère disait qu'au camp elle s'était faite toute petite, invisible, pour se protéger, pour échapper au travail d'esclave, pour ne pas mourir. Tenir des heures dans le froid, à l'appel, au petit matin glacial de haute Silésie. Se cacher dans les latrines. Elle avait vingt-trois ans. Comment vivre lorsqu'on est un enfant de survivant ? Comment oser vivre, rire, bouger, chanter, être heureuse ? Pourtant, ils voulaient que la vie l'emporte sur l'anéantissement. Ma naissance était un miracle à leurs yeux. La vie plus forte que toutes les morts (Flem, 2006, p.78-79)<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> « Une recrue de la Résistance lui avait maladroitement donné rendez-vous dans une impasse ; torturé par la Gestapo, le jeune homme avait lâché son contact, les Allemands attendaient ma mère à l'heure dite : "Tu es faite, ma petite." Elle avait tenu sous la torture le temps que sa mère et ses amis résistants puissent se cacher » (Flem, 2004, p.80).

<sup>15</sup> Le numéro « A29299 » indiqué dans l'édition de 2006 étant une coquille, Lydia Flem l'a corrigé dans la réédition de la trilogie en 2020.

<sup>16</sup> Ce fut le dernier convoi organisé et expédié par Klaus Barbie, surnommé « le boucher de Lyon ».

<sup>17</sup> Elle y occupe le fauteuil n°5, laissé vacant par Claire Lejeune.

<sup>18</sup> De fait, comme le dit Claude Burgelin, « Pour ses parents, Lydia Flem a été l'enfant d'une suite de miracles et d'épreuves surmontées. Miracle de la survie de sa mère après une année à Auschwitz. Suivie du second

Dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> décembre 1946, Jacqueline évoque ses parents :

J'ai perdu mon père le 21 mai 1944, à Grenoble, et cinq semaines plus tard je me faisais arrêter. Je me suis fait torturer pendant quarante-huit heures à la Gestapo pour ne pas donner mon adresse afin de permettre à Maman de s'enfuir. Elle a trouvé refuge au couvent Notre-Dame-de-Sion. J'étais même un peu troublée en la revoyant, au retour de déportation, parce qu'elle avait pu continuer à vivre presque normalement pendant que moi j'étais en enfer. Mais il y avait tant de mes camarades qui n'avaient plus leurs parents... J'avais de la chance dans mon malheur. Heureusement que Papa n'a pas vu sa fille déportée. Il ne l'aurait pas supporté.

Maman, à la Libération, a pu regagner Tours, vers le mois de décembre 1944. Elle a retrouvé notre appartement, situé dans un grand immeuble neuf, miraculeusement épargné par les nombreux bombardements de la ville. Mais toute sa famille a été déportée et n'est pas revenue. Moi, je suis rentrée, malade, le 30 mai 1945 (Flem, 2006, p.88-89).

À la veille de ce Noël 1946, Jacqueline se souvient avec tristesse notamment de ce Noël de 1944, deux ans auparavant, où, presque mourante, elle se trouvait à l'infirmerie d'Auschwitz, « étendue sur [s]on grabat, enroulée dans une mince couverture » : « Cela a été dur mais j'ai tenu ! », ainsi que de ce 18 janvier 1945 où ils durent évacuer le camp à pied : « Les Russes avançaient, il fallait marcher vite, sans s'arrêter jour et nuit. 20° au-dessous de zéro, 39° de fièvre. J'ai tenu et je tiendrai encore ! » (Flem, 2006, p.92-93). Dans une lettre du 22 janvier 1947, elle se rappelle aussi que deux ans plus tôt, jour pour jour, le 22 janvier 1945, elle traînait lamentablement son « pauvre squelette couvert de haillons sur les routes enneigées de Pologne et d'Allemagne. Les jambes enflées dans des pantoufles détrempées par la neige, le ventre creux, la langue pendante de soif » (Flem, 2006, p.105).

Il n'est donc guère étonnant que ce qui frappera d'emblée Lydia Flem à la lecture du courrier par lequel ses parents unirent définitivement leur destin (Flem, 2006, p.91) – ils « voul[aien]t croire que leur histoire a[vait] un avenir » alors que tout s'y opposait<sup>19</sup> –, ce soit, dit-elle, outre la constatation que « les traits de leurs caractères étaient fort semblables à ce qu'elle avait connu d'eux » (Flem, 2006, p.41), l'état physique très précaire de sa mère, laquelle, des années durant, dut lutter pour recouvrer une santé perdue à Auschwitz puis au cours de « la marche de la mort ». Revenue de déportation atteinte d'une grave tuberculose pulmonaire, « la peau sur les os, pesant moins lourd qu'un enfant », Jacqueline séjourna tout d'abord à l'hôtel Lutetia, à Paris, sa mère passant « des moments de désespoir à [s]on chevet » (Flem, 2006, p.89) ; ensuite, après « être demeurée plus d'un an entre la vie et la mort », elle fut transférée au sanatorium Grand Hôtel à Leysin où elle arriva, en civière, le 2 juin 1946<sup>20</sup> ; son père Boris y séjourna lui aussi quelques semaines à l'automne 1946. C'est là, dans les Alpes vaudoises, qu'ils firent connaissance, le 29 septembre de cette année-là (Flem, 2006, p.43).

Assurément, comme le commente Lydia Flem, c'est à juste titre que sa mère attribuait sa survie à son sang-froid, à son jeune âge, à sa ferme volonté de vivre, voire à un certain sentiment d'orgueil<sup>21</sup>, ainsi qu'à un brin de hasard et de chance, tel ce « détail extraordinaire » : un insigne de la

---

miracle que fut, à son retour du camp, la lente guérison d'une gravissime tuberculose qui faillit l'emporter. Miracle de la survie de son père qui, juif exilé, fut captif des nazis en Allemagne. Miracle de la rencontre de ses parents et de leur longue attente avant que leur mariage puisse avoir lieu. Miracle de la naissance de cet enfant dont l'advenue au monde paraissait presque impossible. Et, derrière tous ces miracles, les ombres des disparitions » (Burgelin, 2015, p.3).

<sup>19</sup> « Le bonheur n'allait pas de soi. Il fallait l'arracher à la maladie, le gagner jour après jour, avec patience. Croire à la guérison. Ne pas se décourager. Une camarade de chambre meurt et le chagrin, le découragement, le désespoir même l'emportent. Jacqueline craint le pire. Les amis de Boris le mettent en garde, on ne tombe pas amoureux d'une "tutu", une jeune femme atteinte de tuberculose, c'est insensé. Boris et Jacqueline tiennent bon. Ils n'ont rien à perdre sans doute. Ils ont déjà tout perdu. Cela leur donne de la force, de la volonté, du courage, de l'endurance morale » (Flem, 2006, p.90).

<sup>20</sup> En juillet 1948, Jacqueline quittera le sanatorium de Leysin pour celui de Davos, Mon Repos (Flem, 2006, p.211) ; elle y restera jusqu'au 23 octobre 1949, puis retournera chez sa mère à Tours (Flem, 2006, p.238). Boris et Jacqueline se marieront en décembre 1949, le 1<sup>er</sup> décembre pour la mairie, le 4 décembre à Anvers pour le mariage religieux (Flem, 2006, p.240). Quinze jours plus tard, la jeune mariée repartira en Suisse pour une cure de quatre mois (Flem, 2006, p.242).

<sup>21</sup> Le 5 mai 1947, Jacqueline écrit à Boris : « Ce qui fait la force et la beauté des hommes, c'est qu'ils ont le pouvoir de créer. Oh, comme j'aimerais ne pas quitter cette terre avant d'avoir créé quelque chose... Laisser au monde mon souvenir, la trace de mon passage sur terre. Mais je crois que c'est un sentiment d'orgueil. Mais

Croix-Rouge qu'elle avait ramassé par terre la veille de son arrestation, qu'elle avait glissé dans sa poche et qui lui permit, lors de son arrivée à Auschwitz, de se déclarer infirmière (Flem, 2004, p.80 ; Cahen, 2020, p.30).

Ce n'est qu'une bonne quarantaine années plus tard que Lydia Flem apprendra par une lettre du Centre de documentation juive contemporaine, datée du 11 janvier 1999, que, selon le vœu de sa mère, les membres de sa famille déportés de France ont été inscrits dans le volume IV du *Livre du Souvenir*, conservé dans la crypte du Mémorial où se déroule chaque année une cérémonie dédiée aux victimes sans sépulture de la Shoah.

Sa mère ne lui avait pas dit non plus que la plus grande partie de sa famille avait été déportée à partir du territoire français ; sa grand-mère, sauvée grâce aux religieuses du couvent Notre-Dame-de-Sion à Grenoble<sup>22</sup>, ne lui avait pas davantage parlé de sa mère, de sa sœur ni de ses frères et belles-sœurs, tous assassinés par les nazis<sup>23</sup>. « Ou n'avais-je pas pu l'entendre tant elles n'avaient pas voulu que je le sache ? », s'interroge Lydia Flem (2004, p.92) qui confie toutefois qu'en prenant connaissance de tous ces noms, même si elle les accueillait et les perdait tout à la fois, elle pouvait enfin, « pensant à eux », les inhumer alors qu'ils étaient depuis bien longtemps partis en fumée dans les nuages du ciel de Haute Silésie, et leur permettre de la sorte de retrouver « leur place d'êtres humains morts parmi les êtres humains vivants » (Flem, 2004, p.92). De fait, dit-elle, les morts ne flottaient dorénavant plus autour d'elle « comme des fantômes menaçants. Les morts, même atrocement assassinés, redevenaient des morts. Je cessais d'être le petit enfant qui, s'imaginant cadenassé dans la chambre à gaz, retenait sa respiration pour ne pas aspirer le poison et mourir » (Flem, 2004, p.93).

Et l'enfant providentielle qu'elle est, « enfant de rescapés » (Sagaert, 2017, p.186), de faire le meilleur usage de ce que Todorov appelait « la mémoire exemplaire »<sup>24</sup>, et ce afin d'en tirer une leçon pour le présent : « Dit-on assez aux enfants des survivants de génocide, du Rwanda, du Cambodge, d'Arménie ou d'ailleurs, qu'il faut du temps au temps pour que leurs morts deviennent des morts, et les survivants, des vivants parmi les vivants ? » (Flem, 2004, p.94).

### Histoire de Pieps et Paps

Dans le tri des innombrables documents accumulés durant plusieurs décennies par ses parents, Lydia Flem dit n'avoir « sauv[é] du massacre que quelques mots doux de [s]on père à [s]a mère, avec ses malicieux dessins de soleil, de vaches, d'oiseaux, ou d'amoureux » (Flem, 2004, p.88) qui portaient les petits noms – Pieps et Paps – qu'ils s'étaient donnés dès leur rencontre et qu'ils gardèrent « jusqu'à leur dernier souffle » (Flem, 2006, p.173).

Dans un premier temps, pourrait-on dire. Car, précise-t-elle dans son ouvrage de 2006, parmi les souvenirs qui lui restaient de ses parents, « ceux qui occupaient une place unique, les plus fragiles peut-être » se trouvaient confinés dans trois boîtes en carton découvertes dans leur grenier et qu'elle avait emportées chez elle sans les ouvrir, consciente toutefois de la portée de leur contenu : sur l'avant de celles-ci était noté “Correspondance Pieps & Paps”. Autrement dit, il s'agissait des quelque 750

---

c'est peut-être en grande partie ce sentiment d'orgueil qui m'a fait tenir le coup au camp et surtout à l'évacuation. Ne pas mourir seule, au milieu de nulle part, dans l'inconnu, sans que personne ne sache jamais rien de moi » (Flem, 2006, p.156-157).

<sup>22</sup> <https://yadvashem-france.org/les-justes-parmi-les-nations/les-justes-de-france/dossier-4687/>

<sup>23</sup> « Friedrich Esser, un grand-oncle maternel, né le 30 juin 1898 à Cologne, déporté de Drancy à Auschwitz par le convoi n°33, en date du 16 septembre 1942 ; Bertha Kaufmann, mon arrière-grand-mère, née le 24 août 1860 à Oberembt (Allemagne), et sa fille Irène, née le 18 novembre 1893 à Jülich, déportées de Drancy à Auschwitz, par le convoi n°45, en date du 11 novembre 1942 ; Julius Kaufmann, mon grand-oncle, né le 17 février 1899 à Jülich, et son épouse Ruth, née le 4 décembre 1908 à Brême, déportés de Drancy à Auschwitz par le convoi n°47, en date du 11 février 1943 » (Flem, 2004, p.93).

<sup>24</sup> Contrairement à « la mémoire littérale » qui, poussée à l'extrême, est « porteuse de risques », « la mémoire exemplaire est potentiellement libératrice » : « L'usage littéral, qui rend l'événement ancien indépassable, revient en fin de compte à soumettre le présent au passé. L'usage exemplaire, en revanche, permet d'utiliser le passé en vue du présent, de se servir des leçons des injustices subies pour combattre celles qui ont cours aujourd'hui, de quitter le soi pour aller vers l'autre » (Todorov, 2004, p.31-32). Grande lectrice de Proust, Lydia Flem a assurément bien retenu la leçon de l'auteur de la *Recherche* : « Pour que la collectivité puisse tirer profit de l'expérience individuelle, elle doit reconnaître ce que celle-ci peut avoir en commun avec d'autres. Proust, grand spécialiste de la mémoire, avait bien repéré cette distribution : “On ne profite d'aucune leçon parce qu'on ne sait pas descendre jusqu'au général et qu'on se figure toujours se trouver en présence d'une expérience qui n'a pas de précédents dans le passé” [La Pléiade, 1987, tome II, p.713] » (Todorov, 2004, p.38).

lettres d'amour, intactes et diligemment numérotées pour la moitié d'entre elles, que Boris et Jacqueline s'étaient écrites pendant près de trois ans – entre leur rencontre à la fin septembre 1946 et leur mariage le 1<sup>er</sup> décembre 1949 –, quelques-unes postérieures, « *une machine à remonter le temps* » comme l'indique le titre du deuxième chapitre<sup>25</sup>. Face à une telle mine d'or, Lydia Flem ne pouvait que ressentir une inquiète perplexité : « Fallait-il les jeter sans les regarder ou bien les lire ? Était-ce indiscret, ou même incestueux ? » (Flem, 2006, p.17). Comme elle le relate avec une infinie bienveillance, de longs mois passeront – « Un an et demi s'écoula après le décès de ma mère, trois ans et demi après celui de mon père » – avant que, surmontant sa gêne et vainquant ses ultimes réticences

– « Qui est-ce que je protégeais ? Était-ce eux, était-ce moi ? Je ne me sentais pas encore prête à les rencontrer dans une période de leur vie antérieure à ma naissance. Que se passerait-il si je ne retrouvais pas semblables aux images que j'en conservais, s'ils me décevaient ? N'allais-je pas découvrir des sentiments trop intimes ? Étais-je autorisée à savoir, lettre après lettre, comment ils s'étaient rencontrés et aimés ? » (Flem, 2006, p.20-21) –,

elle n'ose enfin les toucher, les palper, qu'elle ne se décide à les déplier délicatement une à une et, « la gorge serrée », à en commencer la lecture :

Il me semblait qu'ils m'avaient confié, au-delà de la mort, une mission très précieuse. Je l'exécutais dans une sorte de recueillement. Mais je m'interrogeais. N'allais-je pas lire des choses qui devaient me rester inconnues, secrètes ? N'était-ce pas interdit aux enfants de se tourner vers cette préhistoire, d'oser voler l'intimité amoureuse des parents ? (Flem, 2006, p.29-30)<sup>26</sup>

Ce n'est donc qu'au cours de l'automne 2004 que Lydia Flem céda au besoin et au désir de prendre connaissance de cette correspondance amoureuse, de lire ces lettres non pas avec le regard « d'une historienne de l'intime mais celui d'une fille qui poursuit son deuil » (Flem, 2006, p.232). Une étape capitale dans son cheminement personnel, sur laquelle Lydia Flem revient à maintes reprises :

Mes parents reposaient en moi avec une certaine douceur. Je rêvais beaucoup d'eux. Ils étaient réunis dans mes songes. Je me sentais capable de faire connaissance avec les jeunes gens qu'ils avaient été avant ma naissance. J'étais curieuse de comprendre comment leur couple s'était formé. J'avais envie de savoir de quelle histoire j'étais née. J'étais prête à lire une histoire qui n'était pas encore la mienne, même si elle allait le devenir. Comme si j'existais déjà avant ma naissance ou comme si j'inventais cette existence imaginaire... (Flem, 2006, p.17-18).

C'était une manière très concrète d'entrer à nouveau en relation avec eux, de les toucher, en quelque sorte, en effleurant les enveloppes et les feuilles de papier sur lesquelles ils avaient écrit l'un et l'autre. Je ne me sentais plus du tout indiscrete. Au contraire, je pensais qu'ils auraient été heureux de savoir que je lisais leur courrier. Ils étaient fiers de ces centaines de pages manuscrites. Ils les avaient gardées comme un trésor. Elles reflétaient l'épopée héroïque de leur rencontre, des trois années de lutte contre

---

<sup>25</sup> La première carte postale, datée du mardi 8 octobre 1946, envoyée de Milan, est adressée à Jacqueline Esser qui se trouve alors au sanatorium Grand Hôtel à Leysin (Suisse) ; elle est signée : « Bien à vous, Boris » (Flem, 2006, p.35). La première lettre est envoyée le 22 octobre 1946. Ce seront dès lors deux lettres par semaine pendant trois ans, jusqu'à leur mariage le 1<sup>er</sup> décembre 1949, puis pendant quelques mois au cours des hivers 1950 et 1951 (Flem, 2006, p.39).

<sup>26</sup> - Gilbert Moreau : *Vider la maison de ses parents, c'est disposer d'une masse d'informations permettant de retracer la vie de ses parents, c'est s'accorder le droit de briser le silence voulu de leur vivant. Par la lecture de ces lettres, n'y a-t-il pas une mise à nu qu'ils ne concevaient pas, une sorte de viol des mémoires ?*

- Lydia Flem : « C'est évidemment la question que je me suis posée face à leurs lettres d'amour qu'ils avaient précieusement gardées. Quand j'ai parlé du projet des lettres d'amour en héritage à mon entourage, beaucoup ont été choqués considérant que nous n'avons pas le droit de regarder la correspondance amoureuse de nos parents, que cela leur appartient. J'ai donc commencé très doucement. Ce fut très émouvant. Les lettres étaient impeccables, numérotées ; il y avait donc le souci d'un archivage, d'un désir de garder une trace. J'ai eu le sentiment que, d'une certaine façon, ils souhaitaient, sans me l'avoir explicitement dit, qu'un jour je les regarde. Et puis, c'était les lettres de deux jeunes gens qui racontaient leur propre histoire, qui partageaient leurs goûts, leur curiosité, leurs questions. Il n'y avait rien d'érotique, le contenu était très pudique. Alors j'ai poursuivi la lecture. Je pense que si cela avait été trop intime, j'aurais renoncé » (Moreau, 2015, p.16-17).

la maladie qui avaient précédé la réalisation de leur rêve, vivre ensemble ; trois années de lutte contre la maladie précédées par cinq ans de lutte contre la guerre (Flem, 2006, p.21-22).

Lire leurs lettres d'amour, c'était m'approcher d'eux. J'allais les accompagner, suivre les méandres de leur histoire, découvrir quels jeunes gens ils avaient été, quelles marques leur avaient laissées la guerre et la disparition de leurs proches, quels étaient leurs goûts, leurs lectures, leurs rêves, comment ils s'étaient approchés l'un de l'autre jusqu'à décider d'unir leurs vies. Je ne cherchais aucun secret caché dans leurs échanges épistolaires, seulement une forme de présence.

Peut-être allais-je pouvoir apprivoiser leur disparition (Flem, 2006, p.27).

L'histoire de mes parents était-elle singulière ou ressemblait-elle à toutes les histoires d'amour ? Était-elle fortement marquée par l'histoire des années quarante ?, [eux qui avaient été] les témoins anonymes de leur temps, victimes – et acteurs – de leur époque de chaos et d'horreur (Flem, 2006, p.30-31).

Jour après jour, je découvrais leurs lettres, les lisais, les recopiais [à l'ordinateur]. À travers ce lent travail de copiste, je poursuivais mon deuil (Flem, 2006, p.130).

Ce que lui révèlent ces lettres d'amour échangées par Boris et Jacqueline – « seulement un garçon de vingt-trois ans et une fille de vingt-cinq, à l'aube de leur vie, déjà lourds de malheur mais tournés vers l'espoir d'une vie plus douce, ensemble » (Flem, 2006, p.22-23) –, des missives qu'elle ouvre avec beaucoup d'émoi car elles sont porteuses de « leurs voix, leurs pensées, quelque chose comme l'essence secrète de leur être » (Flem, 2006, p.26), c'est, outre les prémices d'une longue et intense histoire d'amour et la naissance d'un couple qui vivra plus d'un demi-siècle en harmonie, « quelque chose d'une cosmogonie, d'une histoire fondatrice, d'un miroir où chacun voudrait se reconnaître : le désir d'être né de l'amour » (Flem, 2006, p.22). Aussi les questions concernant tout autant l'attirance que ses parents éprouvèrent l'un pour l'autre – de même que les liens qu'ils tissèrent tout au long de leur existence – que la place qu'elle y tint, elle leur fille, et le droit qu'elle s'octroie à s'immiscer dans le passé d'avant sa naissance, affluent-elles à nouveau sous sa plume.

Certes, les circonstances de cette rencontre à Leysin entre ceux qu'elle décrit, lui comme « un être tendre, secret, blessé », elle comme « un personnage plus flamboyant, plus excessif », et la puissante empathie, voire l'admiration mutuelle qui s'y généra<sup>27</sup> ne lui sont pas étrangères, car ses parents ne se sont guère privés au cours de son enfance de lui relater quelques-uns de leurs meilleurs souvenirs<sup>28</sup> (Flem, 2006, p.23).

Certes, les stigmates des horreurs de la guerre et de la déportation s'atténuant avec le passage des années et la vie s'écoulant avec « une certaine bienveillance », « la mémoire du passé » s'y faisant davantage présente dans les derniers temps, ils avaient tous deux souhaité laisser un témoignage avant de s'en aller, pour que les générations futures ne puissent affirmer : « On ne savait pas » (Flem, 2004, p.89-90)<sup>29</sup>. Comme le précise Lydia Flem, l'un et l'autre avaient alors mené des recherches en vue de

---

<sup>27</sup> Sa lettre du 31 octobre 1946 dans laquelle il lui relate en détail sa trajectoire – « c'est dur à raconter, c'est l'histoire la plus pénible de ma petite vie. Une histoire cachée au fond de mon cœur, gardée jalousement car je sais qu'on ne me comprendra pas – sauf vous, peut-être ? Vous êtes plus forte que moi ! Excusez-moi, je n'ai jamais voulu raconter mon histoire à personne, mais je sais que vous allez me comprendre » (Flem, 2006, p.53) –, Boris la clôt par ces mots : « Chère petite Jacky, excusez-moi. / Je parle de ma peine comme vous l'avez fait dans votre lettre. J'ai fait comme vous, comme toi. / Comme tu as dû souffrir au camp. Comment as-tu pu résister ? Je t'admire vraiment. Pourquoi n'avons-nous jamais parlé de tout cela à Leysin ? » (Flem, 2006, p.61). Et Lydia Flem de se demander, d'une part, si son père désirait alors devenir le « sauveur » de cette jeune fille malade, s'il était poussé « à son insu » à aider cette femme à guérir « parce qu'il n'a pu empêcher la déportation et la mort de sa mère dans le camp d'où elle revient [Auschwitz] ? » ; d'autre part, si sa mère « cherche en lui le père trop tôt disparu » et si lui « désire trouver dans l'amour un amour maternel qui lui a cruellement fait défaut » : « Ils veulent être tout l'un pour l'autre, d'abord père et mère, frère et sœur, plus tard amante et amant » (Flem, 2006, p.71-72).

<sup>28</sup> Parmi les images emblématiques et récurrentes de cette rencontre, Lydia Flem se plaît à évoquer, entre autres péripéties, le jour où son père entra pour la première fois dans la chambre du sanatorium où sa mère était soignée ; une grande cocarde bleu-blanc-rouge étant nouée à son lit de malade, « ma mère était d'emblée "La Française", parée de tous les fantasmes de la culture, de la langue, de l'élégance, du charme, et d'un patriotisme qui surprit le jeune Russe exilé » (Flem, 2006, p.23-24).

<sup>29</sup> « Je savais qu'elle avait pourtant, comme lui, accepté de parler pour les générations futures et qu'il existait des cassettes audiovisuelles de quelques heures d'interview sur leurs souvenirs d'anciens rescapés des camps nazis,

retrouver la trace de leurs disparus, de vérifier la date de leur déportation ainsi que le numéro du convoi qui les avait emmenés dans les camps de la mort, de faire inscrire leurs noms sur des monuments commémoratifs et des bases de données... « afin que chaque mort retrouve son identité, sa singularité, son humanité. Ce n'était pas de leur part un devoir anodin mais un dernier combat de la mémoire » (Flem, 2004, p.90)<sup>30</sup>.

Certes, durant son enfance et son adolescence, se souvient-elle avec affliction – « j'avais définitivement perdu la mère de ma petite enfance » –, cette maman au « physique chancelant » (Flem, 2006, p.175), au corps « défait par la guerre, la maladie, les accidents » (Flem, 2006, p.196), au corps transformé en « une métaphore bloquée et obsédante des douleurs morales passées et présentes » (Burgelin, 2015, p.4)

– « À ses difficultés respiratoires s'ajoutaient des insomnies récurrentes. Elle s'endormait vers deux, trois heures du matin, ses nuits souvent traversées de cauchemars, où elle se retrouvait aux prises avec les SS dans les camps d'extermination » (Flem, 2006, p.65-66) ;

« Penser à sa santé, à son corps, à ses souffrances, c'est ce que ma mère fit jusqu'au dernier jour de sa vie. [...] La préoccupation inquiète pour ses maladies la rendait soudainement absente. [...] Le corps prenait toute la place, celle de la psyché. Elle ne pouvait pas penser. Son expérience concentrationnaire était un traumatisme inassimilable, impensable, impensé. Le corps dans sa crudité, sans médiation, criait pour elle » (Flem, 2006, p.77-78) ;

« La tendresse d'une mère, c'est son corps aimant. Le corps de ma mère s'absentait. Il semblait prisonnier de la maladie, des sévices subis là-bas, elle avait raconté un jour que la Gestapo lui avait fracassé la tête. Vinrent les accidents [au tournant des années 60 et 70] : un pied puis une jambe cassée au ski. Plus tard, l'été de mes neuf ans, l'accident de voiture » (Flem, 2006, p.162), dont elle gardera de graves séquelles physiques et mentales et qui l'obligeront à s'absenter par intermittence pendant trois ans : « Je souffrais de l'absence de ma mère mais qui s'en souciait ? » (Flem, 2006, p.163-164) –,

cette mère devenue égocentrique – « Pas par vanité, mais par habitude d'être au centre » –, incapable de renouer avec son passé d'activiste et de remettre son énergie au service d'une cause ou d'une idée, se consacrant dorénavant tout entière « à sa petite famille » – « Comme si son monde s'était rétréci » –, se reconfortait en lui racontant, à elle Lydia, « ses années de jadis » – « la vie d'avant-guerre avait un parfum de liberté, de conquête, de curiosité intellectuelle presque magique », (Flem, 2006, p.45-46) –, en la captivant par « les récits exaltants » de sa jeunesse trotskiste et de son engagement dans la Résistance contre le nazisme (Flem, 2006, p.66) :

Je l'écoutais bouche bée, rêvant de Saint-Germain-des-Prés et du mythique couple de Beauvoir et Sartre. Peut-être m'a-t-elle ainsi transmis son désir secret d'écrire. Mais sans doute a-t-il fallu que je me batte d'abord avec la rêverie et la douceur des contes, que je m'éloigne d'elle, rêveuse hors du monde, de ce cercle doré où elle s'était enfermée, où je me trouvais également captive (Flem, 2006, p.46).

Il n'empêche que, dès que la petite fille se proposait de sauver sa mère « de l'anéantissement, lui épargner le Mal, la protéger des "méchants" », de la guérir « pas seulement de ses maux physiques mais de ses visions cauchemardesques, de ses insomnies, de cette déchirure de l'être qui la hantait, de ce qu'elle avait subi là-bas, au-delà de l'imaginable, au-delà de l'humain » (Flem, 2006, p.78), celle-ci qui, dans une lettre du 23 novembre 1946 adressée à Boris, après avoir évoqué le supplice de la baignoire subi à Lyon<sup>31</sup>, affirmait vouloir « vite oublier tout cela pour ne plus penser qu'à [s]on bonheur actuel » (Flem, 2006, p.73), opposait immanquablement à sa fille une fin de non-recevoir. Toutes ses tentatives pour dire l'horreur inouïe qu'elle avait vue et vécue dans les camps, ne les concluait-elle pas par un « on ne pourra jamais dire ce que nous avons subi, c'est impossible à raconter » (Flem, 2004, p.94) ? « Les mots étaient absents pour dire l'horreur des camps. Revenaient

---

réalisées par une fondation universitaire. / Ces témoignages, ils ne m'avaient pas proposé de les visionner, je ne m'étais pas senti le droit de le leur demander » (Flem, 2004, p.54-55).

<sup>30</sup> À cet égard, Lydia Flem signale à Gilbert Moreau que le carnet de bord des recherches généalogiques entreprises par sa mère débute par ces mots : « je dois à mes ancêtres d'essayer de retrouver qui ils étaient ». C'est dire, ajoute-t-elle, que « je pense que mes parents étaient très conscients de ce qu'ils n'avaient pas pu recevoir comme objets chargés de mémoire » (Moreau, 2015, p.10).

<sup>31</sup> La Gestapo l'a torturée afin qu'elle leur révèle ses contacts dans la Résistance.

sur ses lèvres : « C'est impossible à raconter, c'est impossible à croire. Si je parlais, on ne me croirait pas. » (Flem, 2006, p.78).

Quant à son père, même si, dans une lettre du 27 novembre 1946, il avait répondu à la convalescente que lui, en revanche, il refusait de tourner la page : « Non, il ne faut jamais oublier, jamais ! » (Flem, 2006, p.75), il lui « ordonnait » cependant « de se tourner vers l'avenir, de ne pas solliciter les souvenirs, de ne plus parler de "tout ça" » (Flem, 2004, p.94).

Leurs vies, commente Lydia Flem, avaient été tellement bouleversées par les événements extérieurs – la Révolution communiste, l'accession de Hitler au pouvoir, la Seconde Guerre mondiale, les camps de travail, les camps d'extermination – qu'ils se souciaient peu de leur vie intérieure. Elle ne méritait pas qu'on en parle. On la subissait, on s'en accommodait, vaille que vaille, en silence, en son for intérieur. Surtout mon père, personne ne l'avait jamais écouté, il avait appris à enfouir ses sentiments, à les réprimer. Pour tenir debout (Flem, 2006, p.68).

Aussi la fillette qu'elle était alors se sentait-elle irrémédiablement emparée « par une sensation d'impuissance sans bornes » :

Ils me laissaient seule avec l'effet de ces paroles inachevées. Ils ne mesuraient pas la résonance de leur détresse muette. Avaient-ils oublié que même les très jeunes enfants cherchent à comprendre ce qu'ils entendent et surtout veulent découvrir le sens caché de ce qui leur est dissimulé ?

Ma pauvre imagination enfantine tentait de combler les blancs de leurs récits, cherchait à se représenter ce qu'avait pu vivre ma mère de si terrible. Ma mère, c'est-à-dire le corps maternel, le corps de celle qui m'avait portée dans son ventre, qui me tenait dans ses bras, sur ses genoux, dont je pouvais toucher et sentir la peau. Qu'était-il arrivé à cette peau si douce et parfumée, à ce giron si tendre, à ces bras aimants ? Comment jouir de cette tendresse maternelle en m'approchant d'un corps qui avait été tabassé, rasé, tatoué, affamé, humilié, dont on avait industriellement prémédité la disparition ?

Mon corps n'était pas encore complètement distinct du sien. L'évocation de violences, de tortures, de sévices perpétrés sur le corps maternel, mêlée à mon expérience sensorielle de cette peau laiteuse, de ce souffle chaud, de ces regards doux, rendait la proximité corporelle inquiétante, infiltrée de fantasmes sexuels sadiques à la limite de la conscience. Aucune image précise ne m'envahissait mais une sensation diffuse de danger, la perception d'un lien obscur, trouble, entre le sexe et la mort. La terreur infiltrait ma curiosité sur les choses sexuelles. Tout se confondait, le désir et la plus vive angoisse (Flem, 2004, p.94-96).

La nuit il me venait d'étranges idées cauchemardesques, des soubresauts me traversaient, que je ne pouvais pas reconnaître comme miens. Le corps à corps archaïque de la mère et de l'enfant se chargeait d'images insoutenables. Comment y échapper ? Ou trouver un abri ? À qui faire confiance ? Mes parents ne m'avaient ni confiée au monde ni protégée d'effrois intérieurs. Inceste blanc (Flem, 2004, p.96).

D'ailleurs, pressent-elle, n'est-ce pas le jour – elle avait sept ans – où elle vit son père pleurer alors que sa mère venait de se casser la jambe en skiant, que, consciente comme le sont les enfants que « celui-ci était saisi par des émotions et des sentiments qui allaient bien au-delà des faits présents, qu'ils concernaient des histoires du passé qui [lui] échappaient [à elle, Lydia] », elle se destina à devenir psychanalyste : « Pour analyser, et panser, la douleur de mon père » (Flem, 2006, p.69) ? Ce qu'elle confirmera d'ailleurs quelques années plus tard ; à la question de Gilbert Moreau de savoir si son histoire familiale joua aussi un rôle dans son désir de devenir psychanalyste, Lydia Flem répond : « Oui, ce qui est sous-jacent et vraiment très ancien, c'est l'absence, durant ma toute petite enfance, de mots pour exprimer les traumatismes de ma famille » (Moreau, 2015, p.4).

Quoi qu'il en soit, commente-t-elle, quelques semaines après le décès de sa mère, deux ans après celui de son père, une fois orpheline, elle pouvait enfin « lire des mots qui mettaient fin à l'aliénation du silence, à la trop forte proximité fantasmatique. [...] En perdant mes parents, je perdais aussi des identifications paralysantes, terriblement angoissantes. En me quittant, ils me libéraient de leur emprise muette. Ils étaient morts. J'allais enfin pouvoir les rencontrer » (Flem, 2004, p.96-97).

### **La question des langues**

« Je lis l'allemand avec réticence, ne connais pas le russe. Pourquoi mes parents ne cherchèrent-ils pas à me faire acquérir ces langues ? », déplore Lydia Flem (2006, p.137).

Pour l'allemand, langue maternelle de sa mère et première langue de l'exil pour son père, « cette langue qui hanta toute mon enfance, de manière à la fois familière et inquiétante » (Flem,

2011b, p.45), la réponse « tient sans doute à leur ambivalence à son égard<sup>32</sup>, mais aussi aux circonstances de leur vie », signale-t-elle (Flem, 2006, p.137) :

Alors que j'étais petite, [mes parents] entreprirent les démarches pour se faire naturaliser en Belgique, ils ne voulaient pas que des voisins puissent témoigner qu'ils parlaient une langue étrangère et l'enseignaient de plus à leur enfant. Ils manquaient aussi de pédagogie. Quand il m'arrivait, très jeune, d'essayer de parler l'allemand, ils coupaient mon élan, corrigeaient mon accent, insistaient sur mes fautes. Pour éviter les rebuffades, j'abandonnai. Cette langue me met dans un paradoxe étrange, elle m'est extraordinairement familière *et* étrangère. Quand je l'entends, j'en comprends une part, ses sonorités me bercent d'une mélodie intime, presque nostalgique. Étudiant Freud, j'oubliai mon histoire familiale. À Vienne, je m'entendis parler l'allemand pendant quelques jours, mais, quand je quittai cette ville, ma bouche se scella à nouveau (Flem, 2006, p.137-138).

Quant au russe, la langue maternelle de son père, qu'il connaissait certes imparfaitement pour l'avoir oubliée durant son adolescence, mais qu'il avait réapprise pour l'avoir parlée avec les autres prisonniers russes durant ses années de captivité en Allemagne et, plus tard, avec ses amis en Belgique – « Durant ma petite enfance, les amis de mes parents étaient tous d'origine russe » (Flem, 2006, p.138) –, la réponse semble nettement plus sibylline<sup>33</sup>.

À la question de savoir si ce refus parental de lui transmettre leurs langues maternelles respectives s'explique par la priorité qu'ils donnèrent alors « à leur intégration, à leur nouvelle vie, à la paix et à la sécurité enfin retrouvées », par leur désir d'oublier le passé auquel elles appartenaient, Lydia Flem ne peut que regretter de se sentir « amputée de ces langues, [...] coupée de [s]es racines » (Flem, 2006, p.139). Car, dit-elle, l'ignorance de ces idiomes l'empêche d'avoir un accès direct à ses ancêtres et la freinera le jour où elle se décidera à étudier les arbres généalogiques paternel et maternel que sa mère reconstitua patiemment jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi qu'à dépouiller les documents que celle-ci compila sur la famille de son mari :

Un jour, j'explorerai ces archives dont l'accès m'est en partie barré par la langue (Flem, 2006, p.137). Comment pourrais-je fouiller les archives pour retrouver des traces de mon ascendance russe ? Avec quels efforts et quelle peine devrais-je me pencher sur les documents – souvent en écriture gothique – rassemblés par ma mère sur mes ascendants d'outre-Rhin ? (Flem, 2006, p.139).

Curieusement peut-être, c'est en dépouillant ces lettres que Lydia Flem s'aperçut « soudain » – « chose banale et pourtant étonnante » – que ses parents avaient toujours correspondu en français, ce qu'elle nomme « la langue du cœur », celle qui, souligne-t-elle, « accueille leurs premiers élans » et dans laquelle, bien qu'elle ne fût la langue maternelle ni de l'un ni de l'autre, ils s'écrivirent et se

---

<sup>32</sup> Évoquant le judaïsme de ses parents qui, l'un et l'autre, avaient perdu la foi et se considéraient comme des Juifs athées – « Leur judaïsme était devenu un attachement à l'histoire d'un peuple, le souvenir d'une persécution millénaire » –, mais se rendaient chaque année outre-Rhin pour y faire quelques provisions de bouche – des biscuits aux épices, souvenir de leur enfance – qu'ils ramenaient à la maison afin de célébrer la Hanoukka à laquelle ils étaient restés fidèles – « la fête la plus joyeuse, celle des lumières, [...] des chants pour les enfants » –, Lydia Flem parle de leurs sentiments ambivalents vis-à-vis de l'« Allemagne, qui n'était pas seulement le pays de la barbarie nazie mais aussi, douloureusement, celui de leur petite enfance, à l'un et l'autre » (Flem, 2006, p.150-151). Ailleurs, après avoir évoqué le sentiment de mépris et d'incompréhension des Juifs allemands, « très assimilés à la culture européenne », pour leurs homologues polonais, « profondément inscrits dans une culture juive traditionnelle », Lydia Flem indique que le calvaire vécu par sa mère « en tant que juive » à Auschwitz donnait à celle-ci « plus que jamais le désir de se fondre parmi les humains. Elle cherchait à s'assimiler, non à se différencier. Elle sentait pourtant une certaine solidarité avec son peuple, mais ne le reconnaissait pas volontiers. Ses idées et ses sentiments étaient ambivalents. Elle acceptait et refusait sa judéité. Elle voulait s'assimiler, mais hésitait à voir disparaître ses origines » (Flem, 2006, p.213-214).

<sup>33</sup> À cet égard, Lydia Flem signale qu'un des derniers voyages de ses parents les mena à Saint-Petersbourg où ils ne passèrent qu'un seul jour : « Que cherchaient-ils à éviter ? Pourquoi mon père n'a-t-il pas essayé de retrouver où il était né, où il avait vécu ses premières années ? Ce qu'était devenue sa maison natale ? » (Flem, 2006, p.139). Et de relater la « bien curieuse aventure » qui les empêcha de visiter le musée de l'Ermitage qu'ils durent quitter sans en avoir vu les trésors. La dernière phrase de ce chapitre : « Tu n'as rien vu à Saint-Petersbourg. Rien » (Flem, 2006, p.140) ne résonne-t-elle pas comme un écho de la première phrase du célèbre film *Hiroshima, mon amour* (1959) d'Alain Resnais et Marguerite Duras « Tu n'as rien vu à Hiroshima » ?

parlèrent d'un bout à l'autre de leur relation (Flem, 2006, p.141). Certes, ils auraient pu utiliser l'allemand qu'ils maîtrisaient tous les deux, mais

cette langue, devenue la langue des oppresseurs, des assassins, était désormais impossible à utiliser pour parler d'amour. Il n'y eut guère trace chez eux d'une hésitation. Du premier au dernier mot, leur correspondance s'est déroulée dans la langue française. C'est elle qu'ils m'ont offerte au berceau. Mon père nota pourtant, à plusieurs reprises, qu'il lisait en allemand, Goethe et Thomas Mann en particulier. Ma mère prétendait n'en avoir pas le courage (Flem, 2006, p.144)<sup>34</sup>.

D'ailleurs, Jacqueline qui, dans une lettre du 1<sup>er</sup> mai 1947, exprimait son attachement profond à son premier pays d'adoption :

Il y a quatorze ans que j'ai foulé pour la première fois le sol français. Que la liberté me semblait douce ce jour-là. Pendant ces quatorze ans, j'ai vécu, aimé, lutté et souffert en France et pour la France. La terre de France est devenue un peu de mon bien, sa culture est la mienne et j'aime sincèrement tout ce qui est français (Flem, 2006, p.154),

mais regrettait de ne pas encore être française, demanda, à la fin de sa vie, à porter officiellement son prénom d'emprunt, celui qu'elle vivait comme profondément sien :

Elle veilla toujours à parfaire sa connaissance du français, de sa grammaire comme de sa culture. Elle garda longtemps, malgré sa vie en terre belge, un accent français dont elle était fière. Comme elle avait vécu plusieurs années à Tours, elle se vantait de parler une langue aux sonorités tourangelles (Flem, 2006, p.143).

Quant à son père, dit-elle avec émotion et reconnaissance, s'il garda toujours un petit accent étranger indéfinissable, « mélange improbable de russe, d'allemand et d'une musicalité qui lui était personnelle » et qui, auprès de certains, pouvait le faire passer pour un Suisse, il fut sans cesse torturé par le genre des mots, à tel point que, pour éviter de « blesser le féminin », donnant la préférence à cette forme grammaticale dans sa correspondance, il accordait volontiers tous les adjectifs au féminin, même quand il parlait de lui : « Grâce à lui, je n'ai jamais douté qu'il était bon d'être une femme » (Flem, 2006, p.143-144).

### **La lecture et l'écriture comme lieu de refuge et de renaissance**

Dans le dernier chapitre de *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, intitulé « La traversée du deuil », analysant ce qu'il est commun d'appeler « travail du deuil », mais qui, dit-elle, pourrait tout aussi bien être nommé « rite de passage, métamorphose » (Flem, 2004, p.151), car devenir orphelin exige toujours « une nouvelle manière de se penser »

– La mort [des parents] n'est-elle pas en effet un de ces « moments d'intense remaniement intérieur [qui] nous entraînent à explorer des chemins jamais parcourus, à rouvrir des pistes mal balisées, à oser franchir des obstacles qui paraissaient impossibles à affronter. Ils nous conduisent au-delà de nous-mêmes » ? (Flem, 2004, p.150-151) –,

Lydia Flem confie au lecteur que ce récit s'imposa dès lors à elle « comme une évidence » :

Assaillie par des émotions diffuses, ambiguës, violentes, souvent incompatibles entre elles, les mots jaillissaient d'eux-mêmes. Écrire captait le flot bouillonnant des affects. L'écriture naissait du deuil et lui offrait un refuge. Un lieu où se mettre à l'abri avant d'affronter de nouvelles vagues malaisées à contenir (Flem, 2004, p.149).

Ainsi, puisqu'il est « un temps pour le chagrin et un temps pour la joie » (Flem, 2004, p.152), que la douleur vive fait progressivement place à une tristesse teintée de douceur, celle qui, alors qu'elle occupait ses journées, cloîtrée dans le petit grenier de ses parents, à y trier fébrilement leurs vieux

---

<sup>34</sup> Ce n'est que plus tard, indique Lydia Flem, qu'elle les connut « lisant l'un et l'autre en plusieurs langues, dont l'allemand. Ils se parlaient aussi dans cette langue pour que je ne les comprenne pas, jusqu'à ce qu'ils découvrent que ce n'était plus le cas ; ils se mirent alors à échanger leurs secrets en anglais » (Flem, 2006, p.144-145).

papiers, se voyait telle une Perséphone – cette déesse grecque du monde souterrain retenue par des puissances maléfiques à l'écart de toute vie bruisant(e) et de toute lumière brillant au dehors (Flem, 2004, p.129) – nous rappelle qu'après avoir passé les mois d'hiver sous la terre, Proserpine, son homologue romaine, revint à la lumière du soleil pour ensemercer les champs et les vergers, pour que fleurs et fruits y renaissent. De toute évidence « il n'est pas bon de s'enfermer dans la mélancolie », dit-elle (Flem, 2004, p.152). Aussi nous invite-t-elle, lorsque nous sommes confrontés à une semblable épreuve, à « donn[er] congé à notre passé ! », à « célébrer la victoire de la vie sur la mort » (Flem, 2004, p.142). Un défi personnel qu'elle ne manquera pas de relever et de relater dans le second volet de sa trilogie familiale, *Lettres d'amour en héritage*, dont le premier chapitre – intitulé « Après le deuil » – débute par « Je n'avais pas mis de point final à ma dernière phrase. » (Flem, 2006, p.7), un incipit qui résonne en écho à la phrase épilogue du premier volet : « Je n'ai pas envie de mettre un point final à ce livre » (Flem, 2004, p.152)<sup>35</sup>.

Dans un chapitre intitulé « Le traumatisme en héritage », Lydia Flem se rappelle que, face à des parents « trop fragiles », incapables de relater ce qu'ils avaient souffert en captivité, et peut-être en butte à un certain remords

– « Survivre éveillait un sentiment de culpabilité - culpabilité du survivant, disait-on -, un sentiment de victoire aussi, sur les nazis. Mes parents n'avaient pas partagé le sort des victimes, ils avaient échappé au génocide. Ils étaient meurtris mais vivants » (Flem, 2006, p.81) –,

il lui fallut, malgré son profond dépit, adopter une attitude des plus circonspectes : « Seulement être sage et obéissante. Ne rien déranger. Rester immobile. Silencieuse, ramassée sur soi comme quelqu'un qui se cache, qui cherche à demeurer dissimulé » ... tout comme l'avait fait sa mère à Auschwitz : « Faire le mort pour sauver sa peau » (Flem, 2006, p.78-79).

Certes, considérant la naissance de leur fille comme un véritable prodige<sup>36</sup> – « La vie plus forte que toutes les morts » –, Boris et Jacqueline désiraient ardemment que « la vie l'emporte sur l'anéantissement ». Mais, s'interrogeait déjà la jeune fille avec une appréhension certaine, voire – elle aussi – avec une certaine pointe de culpabilité,

Comment vivre lorsqu'on est un enfant de survivant ? Comment oser vivre, rire, bouger, chanter, être heureuse ? (Flem, 2006, p.79) ;

Comment devenir une jeune fille alors que celle à qui l'on doit s'identifier possède un corps mutilé ? Pouvais-je aller vers le plaisir alors que ma mère avait connu tant de souffrances, avait une identité physique meurtrie ? N'allais-je pas confondre le plaisir et la douleur ? (Flem, 2006, p.166) ;

Comment oser revendiquer ma féminité face à elle, pour toujours handicapée, à bout de souffle, mutilée, boitillante ? Comment me dégager sans honte ni culpabilité de cette image maternelle à la fois écrasée et malgré tout puissante ? (Flem, 2006, p.169),

jaugeant par là même l'énorme responsabilité qui lui incombait, celle de « réussir sa vie, comme une preuve, une revanche » (Flem, 2006, p.79), de « prendre son envol, s'éloigner, aller vers sa propre vie » (Flem, 2006, p.169).

En réponse à ces questions et à tant d'autres posées tout au long de ses récits

---

<sup>35</sup> De fait, son premier opus se termine sans point final !

<sup>36</sup> Le pneumologue avait conseillé à Jacqueline de ne pas tomber enceinte. Aussi, indique Lydia Flem, « Ma naissance ne venait pas seulement après des millions d'assassinats – près d'un million et demi d'enfants nés juifs –, elle survenait comme un risque vital pour ma mère » (Flem, 2006, p.177). De plus, « Le corps de la mère, c'est la première géographie, le pays d'où l'on vient. Pays de l'absence pour le nourrisson que je fus. Une femme qui avait eu la tuberculose ne pouvait pas rester près de son nouveau-né » (Flem, 2006, p.196). C'est ainsi que la petite fille nouveau-née dut rester seule à la maternité du 15 juillet jusqu'au 5 septembre (1952) : « Ma mère avait eu la tuberculose, les médecins jugeaient utile de lui retirer son nouveau-né pendant huit semaines pour le protéger du bacille de Koch » (Flem, 2004, p.62). Ce qui amène l'intéressée à s'interroger à plusieurs reprises sur l'impact de cette « séparation originelle » : « Comment se sent un bébé confié au personnel hospitalier plutôt qu'aux bras de sa mère ? J'ai longtemps pensé que cela n'avait pas facilité le début de ma vie ni la relation précoce entre ma mère et moi » (Flem, 2004, p.63). Et de reconnaître que dans son histoire, « la séparation avait un goût d'abandon. Entre ma mère et moi, il y avait toujours eu la maladie, l'hôpital, la douleur. J'avais essayé d'être "grande", d'être "sage", de fuir le chagrin dans la lecture, les rêveries, de m'inventer un ailleurs. Demeurant une blessure, une béance. Depuis je cherchais les mots qui feraient suture » (Flem, 2009, p.57).

– autant de questions par lesquelles « [elle] fait entrer le lecteur dans ses choix ou ses hésitations entre des devoirs ou des appels qui la sollicitent de manière parfois contradictoire », car « L'art de Lydia Flem est fondé sur une éthique, très immédiate et subtile à la fois, du partage comme de l'interrogation socratique. Elle met le lecteur à côté d'elle et pose avec lui, devant lui, les questions qu'elle a à résoudre. Et arrivent des interrogations toutes concrètes qui portent sur des paroles à tenir, des conduites, des gestes immédiatement en prise avec la vie quotidienne, les manières d'accueillir autrui » (Burgelin, 2015, p.6) –,

complétant sa réflexion sur le mode le plus adéquat de gérer et de surmonter une situation des plus délicates car, dit-elle, « toute séparation » était alors synonyme de « traumatisme »

– « C'était, par association immédiate, la mort. Comment leur faire ça, à eux ? Etre "méchante", c'était rejoindre le camp des nazis. Qui peut vouloir se mettre du côté des tortionnaires, des assassins ? Je n'avais pas cette force-là. Le fantasme était trop puissant. Et puis, toujours cette question revenait : aurais-je su lutter, survivre, moi aussi, ou serais-je partie en fumée après avoir été humiliée et asphyxiée ? » (Flem, 2006, p.80) ;

« Mes parents étaient soudés l'un à l'autre, pas seulement fondus l'un dans l'autre, mais coulés dans un même corps : le corps souffrance de ma mère, le corps soignant de mon père - liaison covalence parfaite. Ce corps fantasme est né en Suisse, après la guerre, après la déportation, après l'indicible. On ne revient jamais de là-bas. Il fallait un même corps pour deux, puis un même corps pour trois. Comment faire confiance au monde ? » (Flem, 2006, p.80-81) –,

Lydia Flem indique que c'est « de l'intérieur » qu'elle prit alors sa liberté, que son corps à elle étant resté sur place « comme un rempart, une présence inamovible », c'est « par l'imagination, par la rêverie, par la lecture », qu'elle choisit de s'évader de cet univers familial asphyxiant et par trop aimant (Flem, 2006, p.79-80).

Fille unique enfermée dans « un monde à trois » (Flem, 2006, p.181), prise en étau entre des parents interdépendants et « coulés dans un même corps » (Flem, 2006, p.80) – un « couple tellement soudé qu'il [lui] paraissait étouffant » (Flem, 2006, p.100)<sup>37</sup> –, sentant précocement qu'il lui faudrait gagner davantage de latitude et d'autonomie – « Très jeune, [...] j'aspirais à une intimité mêlée de vrais échanges, mais aussi de moments où chacun vaque à ses propres affaires, se tourne vers le monde ou vers soi, s'enrichit ailleurs » –, déjà à même de meubler « de mille échos joyeux » la solitude qui était la sienne, s'inventant « des histoires » et « de grands voyages », elle assure que la lecture – de la comtesse de Ségur à Jules Verne, de Charles Dickens à Lewis Carroll – lui permit d'« amplifi[er] [s]on imagination » (Flem, 2006, p.101) :

je me racontais mille contes. J'étais une danseuse étoile sur la scène de l'Opéra ou du Bolchoï. Je m'appelais Galina Oulanova. Je découvris le monde des livres avec fascination et reconnaissance. Je m'étais trouvé une terre de salut, des amis fiables, toujours disponibles. [...] je voulais lire, je voulais beaucoup de livres. [...] Je commençai à lire cet été-là [celui de ses huit ans] et ne m'arrêtai plus jamais (Flem, 2006, p.181-182).

---

<sup>37</sup> « Deux orphelins, deux survivants, s'épaulant mutuellement pour tracer un chemin de vie, c'est ainsi que se noua leur couple. Un couple fondé sur l'interdépendance, le rêve tout-puissant de vaincre la maladie et la mort. Ils s'arc-boutaient contre le monde. Ils voulaient m'en préserver. Le monde recelait trop de dangers. Ils voulaient me les épargner. Ils n'avaient pas confiance dans les forces que l'on peut développer en soi. Leurs expériences leur avaient prouvé que Thanatos l'emporterait toujours sur Éros. / [...] leur confiance n'allait pas bien au-delà du petit cercle de leur couple. Ils doutaient des êtres humains et surtout des États. Ils colmataient leur nid contre tous les prédateurs. Ils avaient quelques amis qui avaient, eux aussi, connu les malheurs du temps. Je ne sais pas de quoi ils discutaient ensemble. Je jouais avec leurs enfants. Ont-ils été élevés comme moi dans le silence ? Qu'est-ce qui leur a été transmis de cet univers concentrationnaire ? À l'âge où j'aurais pu échanger avec eux, nous ne nous voyions plus. À l'époque, d'ailleurs, on ne parlait pas encore de ce qui était arrivé dans nos familles, de traumatisme intergénérationnel, on ne parlait tout simplement de rien. Les anciens déportés cherchaient à oublier, à vivre leur vie d'adulte, en travaillant et en élevant leurs enfants en honnêtes citoyens. Ils voulaient être comme les autres, sans histoire. La page était tournée. Place à l'avenir, pensait mon père, ma mère aussi » (Flem, 2006, p.82-83).

Une passion qui ne la quittera plus, confie-t-elle, puisqu'après plusieurs mois de lecture et de retranscription des lettres d'amour de ses parents

– lesquelles appartiennent certes à la vie privée, mais constituent aussi « le témoignage d'un lieu, d'un temps. Elles disent l'intimité mais également les enjeux d'une époque historique, d'un milieu social, de préoccupations quotidiennes et politiques » (Flem, 2006, p.230)<sup>38</sup> –,

elle éprouva le besoin « de souffler un peu. De reprendre le cours de [s]a vie. De [s]'occuper de [s]on jardin. De lire. Rien n'égalait le bonheur de la lecture » (Flem, 2006, p.132-133). Pour reprendre les mots de Claude Burgelin,

Toute la relation à l'écrit prend forme à partir de cette stratégie du départ résolu, vitalement nécessaire, et du lien maintenu, celui de l'amour qui suppose égards et scrupules. Lydia Flem explique, s'explique, défait patiemment les plis, évite les déchirures inutiles, garde tendus certains fils pour mieux en défaire d'autres. Mailler, puis démailler pour remailler autrement. La mère de Lydia était bonne couturière, aimant les tissus et l'art de la coupe. Bien des vocations de psychanalyste ont entre autres racines un père ou une mère tailleur, tisseur, artisans du fil et du ciseau (tradition juive oblige ? Pas seulement, pas toujours...).<sup>39</sup> Écrire, c'était lancer des lignes de fuite ou des tracés séparateurs pour venir aérer, ajourer cet étoffement/étouffement d'angoisse et d'amour. « Tous les âges du passé se mêlaient au présent. » Une phrase qu'aurait pu signer Modiano. Retracer sans jamais s'y complaire ou s'y perdre cet emmêlement pour pouvoir s'en libérer (Burgelin, 2015, p.5-6).

De l'extase que lui procure la lecture à l'impératif de l'écriture – « Écrire est devenu mon terrain de jeu » (Flem, 2006, p.101) –, le passage semble tout naturel et inéluctable dans le cas présent. D'autant qu'après avoir confié qu'elle aurait tant aimé voir son père pleurer sa mère gazée à Auschwitz et sa mère à elle trouver des mots pour exprimer l'indicible et l'irreprésentable de ce qu'elle y avait stoïquement enduré, Lydia Flem pressent que celle-ci, outre qu'elle lui transmet son traumatisme – « à son insu, bien sûr » –, la chargeait de (se) rappeler ce que des millions d'êtres humains avaient souffert :

J'entendais leurs voix hurler en moi. J'aurais voulu épeler chacun des noms des disparus. La tâche était incommensurable. Je ne savais comment répondre à cette demande à mi-mots prononcée. « Il faut que ta génération se souvienne, il ne faut pas oublier, c'était notre seul espoir au camp, que les autres sachent ce qui s'était passé. Tu te souviendras ? » (Flem, 2006, p.84).

À cette requête – « servir de messagère de leur histoire, être celle qui en transmettrait la teneur ou à tout le moins les marques » (Burgelin, 2015, p.3) –, la psychanalyste ne pouvait répondre que par l'affirmative, promettre à celle qui le lui sollicitait que « les enfants de [s]es enfants se souviendront », se faire mémorialiste de cet obscur passé. Mais, ajoute-t-elle autant pour ceux-ci que pour elle-même, il est essentiel que « le traumatisme en héritage » perde progressivement « sa force de nuisance » :

La lutte doit être consciente. Je veux voir la vie vaincre, le plaisir l'emporter sur la souffrance, l'amour sur la mort, l'art sur le quotidien, la politique sur la confusion et l'indifférence. Je ne peux jusqu'au bout de ma propre vie porter ce fardeau si lourd que tu m'as confié. J'y perds le souffle et le pas. Peux-tu le comprendre ? Peux-tu l'accepter ? Je veux le partager avec d'autres, qu'il devienne un combat, une vigilance, une éthique (Flem, 2006, p.85).

---

<sup>38</sup> « Ces lettres d'amour qui dorment dans les greniers racontent l'amour mais aussi la guerre, la vie, la mort, le corps, l'érotisme, la religion, les rêves d'avenir. Elles ne sont pas des œuvres d'art, mais les témoins d'un parcours de vie, d'une espérance. Un moment d'existence » (Flem, 2006, p.231).

<sup>39</sup> À ce propos, voir le témoignage de Nathalie Skowronek qui, dans son roman *Karen et moi* (p.82), rappelle la célèbre blague juive : « Quelle différence y a-t-il entre un fourreur juif et un psychanalyste juif ? Une génération ». Concernant cette écrivaine belge issue d'une famille de tailleurs et de marchands de prêt-à-porter, voir notre article « D'Un monde sur mesure au tissage d'un monde à sa mesure. Le défi relevé de Nathalie Skowronek », *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises / French Studies Journal*, 2<sup>a</sup> série, vol. 12, 2019, p.143-193 <<http://ojs.letras.up.pt/index.php/int/article/view/6499>>.

À ce propos, dans le dossier que lui consacra en 2015 la revue *Les moments littéraires* (n°33)<sup>40</sup>, Lydia Flem rappelle que, dans les *Lettres d'amour en héritage*, elle évoquait, « sans le nommer »<sup>41</sup>, la rencontre de sa mère avec un certain Paul Antschel, alias Paul Celan, à Tours, au cours de l'année académique 1938-1939 :

Avant la guerre, à Tours, tu avais deux amis, l'un s'appelait Marcel [Sellier], l'autre Paul. Tu aimais le premier, le second était amoureux de toi. Quarante ans après la guerre, tu appris incidemment ce qu'il advint de ce dernier. Tu en fus bouleversée. Je t'en voulais d'avoir préféré le pharmacien au poète. Je lui adressai une lettre imaginaire [en 1997] (Flem, 2015, p.74 ; 2006, p.85-86)<sup>42</sup>.

Et de préciser dans son ouvrage de 2006 : « Je récrivais ton histoire. De génération en génération, que peut-on faire d'autre que toujours reprendre la même histoire pour en faire un nouveau récit ? » (Flem, 2006, p.86).

Dans un autre document daté de l'année 2012 et intitulé « Il s'appelait Boris » – également repris dans *Les moments littéraires* et qui porte en exergue la phrase suivante : « La littérature existe parce que la réalité ne nous suffit pas » –, Lydia Flem évoque cette fois sa réaction instantanée après la disparition de son père en 2001 :

À cette seconde, elle sut qu'il fallait qu'elle fasse quelque chose, quelque chose pour s'opposer au monde, le refuser, le plier à sa façon. / Elle écrirait.  
Rien ni personne ne l'empêcherait de raconter l'histoire à sa manière. Cette liberté-là nous la possédons tous. Nous n'avons pas prise sur les événements mais le récit que nous pouvons en faire est entièrement ouvert à notre imagination<sup>43</sup>.

S'asseyant aussitôt à sa table de travail, elle commença alors à rédiger son récit : « *C'était un très jeune homme* [...] », constatant d'emblée que « les mots s'imposaient à elle comme une évidence » :

Assaillie par des émotions diffuses, ambiguës, violentes, souvent incompatibles entre elles, les mots jaillissaient d'eux-mêmes. Écrire captait le flot bouillonnant des sentiments. L'écriture naissait du deuil et lui offrait un refuge. Un lieu où se mettre à l'abri.  
Perdre et créer en un même mouvement, pour survivre, donner vie aux disparus.  
Oser inventer et aller au-delà de soi<sup>44</sup>.

De fait, au terme de ce « voyage de la mémoire » de près de deux années, qui lui a permis de passer de longs moments en compagnie de ses parents et au cours duquel elle dit avoir apprécié « leur présence épistolaire » (Flem, 2006, p.243) – « un long voyage au pays de l'enfance et de ce qui l'a précédée, tout à la fois éprouvant et émerveillé » –, Lydia Flem se réjouit d'avoir pu, « par

---

<sup>40</sup> Ce dossier comprend le « Portrait de Lydia Flem » par Claude Burgelin, une interview de Gilbert Moreau avec Lydia Flem et cinq textes : *Achat féminin* ; *Sur le divan, dernière séance* ; *Lettre à Paul Celan* ; *Il s'appelait Boris* et la préface à une édition japonaise en poche des *Lettres d'amour en héritage*. Nous remercions Lydia Flem de nous avoir transmis une copie des textes.

<sup>41</sup> Toutefois, elle indiquait dans une note en bas de page : « Lettre à Paul Celan », in *Lettres à l'amant*, chez Colophon, imprimeur à Grignan, 1997, p.17-21.

<sup>42</sup> Cette longue lettre en forme de poème est reproduite dans *Les moments littéraires*. Nous nous permettons d'en reproduire ici un bref fragment où Lydia Flem évoque le lourd héritage qui lui fut transmis par sa mère : « La jeune fille à la lourde chevelure que tu as aimée / C'est elle qui m'a chargée d'un fardeau de silence. / Je suis devenue l'arpenteur d'un / temps qui ne passe plus. / Je bois au lait noir d'une / aube que je n'ai pas connue » (2005, p.75). Par ailleurs, à Gilbert Moreau, Lydia Flem confie que, si, en lisant la correspondance de ses parents et en ouvrant leur tiroir, elle ne découvrit aucun secret de famille susceptible de bouleverser sa vie, elle se garda bien de lire les journaux intimes écrits par sa mère – « Je ne sais pas si plus tard mes enfants le feront. Pour ma part, je ne le suis interdit. [...] Par respect » – ; elle avoue cependant avoir recherché un moment précis dans ses carnets : « Avant-guerre, ma mère vivait à Tours où elle a rencontré et eu une relation amicale avec un certain Paul Antschel qui faisait des études de médecine et qui deviendra Paul Celan. J'ai cherché dans les carnets de ma mère les pages d'une certaine année où je savais, par une conversation que nous avons eue, qu'elle avait compris que cet ancien camarade était devenu un poète célèbre. C'est le seul moment où je me suis autorisée à tourner les pages d'un de ses carnets » (Moreau, 2015, p.18).

<sup>43</sup> <https://lydia-flem.com/2019/06/10/il-sappelait-boris/>

<sup>44</sup> <https://lydia-flem.com/2019/06/10/il-sappelait-boris/>

l'imagination, grâce à cette littérature "de grenier" – ces *love letters* qu'elle eut l'heureuse fortune de recueillir lors du vidage de la maison parentale –, assister à ce qui s'opéra avant sa naissance et la prépara : « C'est une expérience unique, modeste et précieuse » (Flem, 2006, p.232-233), qu'elle désire à tout un chacun de pouvoir connaître et vivre.

En effet, elle qui continua longtemps de souffrir de la séparation forcée d'avec sa mère dans les semaines qui suivirent sa naissance – « Il m'était resté un vide, un manque, une césure que rien jamais ne pouvait combler » (Flem, 2006, p.245) – et qui, des années durant, y chercha « les racines de [s]a douleur »

– « Avais-je raison, avais-je tort ? Toute histoire n'est-elle pas reconstruction ? Toute mémoire n'est-elle pas, en partie au moins, transformation, imagination, espoir de cohérence ? » (Flem, 2006, p.246) – ,

comprit au bout du compte que, dans la rencontre de ses parents, l'amour contrarié par la maladie – qu'elle présente comme « mythe fondateur » de ce couple trop exemplaire pour oser croire qu'il lui serait possible à elle de vivre un bonheur identique – la persuada, d'une part, que « l'amour se gagne de haute lutte, qu'il ne va jamais de soi, qu'il est hérissé de difficultés et de contretemps, qu'il faut s'armer de patience et d'intelligence pour les vaincre, mais que ces obstacles lui donnaient aussi toute sa valeur », d'autre part, qu'« être née de l'amour donne de la force, prédispose sûrement à répéter, dans sa propre existence, cet élan de vie et de confiance » (Flem, 2006, p.97).

Même si, dit-elle, elle regretta l'absence des frères et des sœurs qui ne vinrent pas après elle, elle était fière de savoir qu'elle était une enfant désirée, « intensément souhaitée comme affirmation de la vie, de la force de l'amour après les cataclysmes et anéantissements de la guerre. Se dessinait par là comme un destin, en tout cas un impératif : ne pas décevoir tant de ferveur, ne pas contribuer à rouvrir les angoisses passées » (Burgelin, 2015, p.3). En effet, proclame-t-elle, « L'amour qu'on a reçu dans sa petite enfance ne disparaît pas, il nous donne une force au fond de soi qui ne peut jamais être vaincue » (Flem, 2006, p.178).

« Nous portons au fur et à mesure que nous avançons dans notre vie, au fil des épreuves et des événements, un regard qui varie. La mémoire se réinvente sans cesse, nourrie du présent » (Flem, 2006, p.248), écrit Lydia Flem dans le dernier chapitre des *Lettres d'amour en héritage* intitulé « L'inconscient ne connaît pas la mort », où elle prend soin de préciser que « [celui-ci] est comme un jardin dont il est nécessaire de retourner régulièrement la terre, pour l'aérer, lui enlever les mauvaises herbes, la nourrir... » (Flem, 2006, p.247).

Dans son récit suivant, *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, – qu'elle qualifie de « *non-fiction novel*, un roman qui ne serait pas une fiction, une vérité qui serait de la littérature » (Flem, 2009, p.103), où elle relate le « syndrome du nid vide » (Flem, 2009, p.68) qui l'affecta au moment du départ de sa fille du foyer familial –, la psychanalyste poursuit sa réflexion, d'une part, sur l'épreuve de la séparation qui, affirme-t-elle, est toujours « une forme de deuil » :

Se séparer, c'est toujours perdre quelque chose, quelqu'un ; mais perdre, c'est aussi gagner : gagner une vitalité, une liberté, une identité neuves. Dans tous les rites d'initiation, la perte symbolise la renaissance. Mourir pour naître à une nouvelle vie. La séparation peut être une chance, pas seulement un départ, mais un *nouveau départ* (Flem, 2009, p.21) ;

d'autre part, sur les pouvoirs extraordinaires de la littérature et de l'art, elle qui précisément confia à Jacques De Decker, le « désir très précoce [qu'elle avait ressenti] d'appartenir au monde de la littérature et de l'art, hors et loin de la barbarie ordinaire des êtres humains » (De Decker, 2011, p.12) :

La littérature permet d'échapper à la vie – celle qu'on croit, à tort, la vraie – pour en inventer une autre, bien plus exaltante. Il suffit de s'engager dans les pages d'un livre [...] pour que s'ouvre un monde inconnu où les situations et les émotions les plus inattendues, les plus bouleversantes, toute la palette des passions, défilent et s'expérimentent : peur, étonnement, excitation, tristesse, déception, joie, rage, révolte, détresse, incompréhension, non-sens, doute, nostalgie, fierté...

De la littérature, on ne sort jamais indemne (Flem, 2009, p.17-18).

L'art nous transforme. On se surprend à n'être plus tout à fait pareil en lisant, page après page, ces histoires qui deviennent notre intimité extrême, épousant les plis de nos pensées (Flem, 2009, p.19).

## Des photos-compositions littéraires, comme genèse d'un conte philosophique

En juin 2008, alors qu'elle écrit *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, un récit dont chaque chapitre porte en exergue une citation d'*Alice au pays des merveilles*

– un livre qu'elle lut quand elle était enfant mais qu'il convient, dit-elle, de relire à l'âge adulte, car « on peut y puiser des choses pour toute la vie » : « [...] le personnage de Lewis Carroll est une petite fille qui se pose des questions sur son identité. Le monde autour d'elle est effrayant, mystérieux, incompréhensible, souvent absurde et pour y faire face, elle devient hardie, fonceuse, tient tête, relève les défis. Lewis Carroll a d'abord imaginé une étrange partie de cartes, ensuite dans *Derrière le miroir*, il invente une folle partie d'échecs. De pion, Alice finit par devenir, tout à la fin, une reine. Cette métaphore m'a plu. Toute personne qui doit surmonter des épreuves devient une altesse. Ainsi Alice est-elle devenue la reine Alice »<sup>45</sup> –,

Lydia Flem découvre la présence d'une petite boule dans son sein. Lors de la période des traitements auxquels elle est soumise pour lutter contre « la reine des maladies » (Flem, 2011a, p.83) – « dans une de ces situations dramatiques où la vie se joue à pile ou face » (2014, p.89) comme le dit très joliment Catherine Perret dans sa « Lettre à Lydia Flem » –, dans l'incapacité de se concentrer plus d'une quinzaine de minutes, donc d'écrire et de lire, il lui faut trouver un autre moyen de s'exprimer et de formuler les multiples sentiments qui la submergent, « une autre forme de créativité, une tactique oblique de survie » (Cahen, 2020, p.29).

« Dans les moment difficiles de la vie, il faut opposer une résistance par une créativité »<sup>46</sup>, assure-t-elle :

Quand, dépossédée de tout, je me sens hors du monde, anéantie, terrassée, brisée, broyée – je ne sais quel est le verbe qui décrit le mieux ce que j'éprouve –, alors je n'aspire ni à la parole ni à l'écriture, mais seulement à la composition d'images.

Écrire exige une telle disponibilité, une telle patience... L'image, elle, est un éblouissement qui offre son pouvoir au premier instant. L'image bondit, éveille notre imagination en une lueur. Elle réserve d'autres joies, plus sourdes, plus implicites. L'œil hésite, questionne, cherche des correspondances, des oppositions, le regard se promène, médite, entre perplexité, surprise et fascination (Flem, 2011a, p.160-161).

Aussi, de l'été 2008 à l'hiver 2009, au fil des traitements va-t-elle poster sur son blog « Table d'écriture » (<https://lydia-flem.com>), en parallèle à une série d'autoportraits tragi-comiques, des compositions photographiques qu'elle réalise au jour le jour à partir d'objets divers du quotidien et de l'intimité (un bijou, une montre, une boucle d'oreille...) qu'elle agence telles les pièces d'un puzzle, en vue de « leur faire raconter des histoires porteuses d'une magie secrète » (Cahen, 2020, p.29). Cet exercice journalier qui lui offre « une forme d'auto-santé, de transformation de la douleur en élan », car, ajoute-elle, « La joie est un grand remède » (Cahen, 2020, p.29), Lydia Flem s'y applique certes afin de meubler les interminables journées mais surtout de « tenter de contenir l'excès des émotions, des sensations douloureuses, changer la douleur en beauté », d'« essayer de trouver de la force, de transformer ma douleur en une forme de beauté, d'énergie, pour tenter d'aller vers la vie », confiera-t-elle respectivement à Isabelle Falconnier (2011) et à Gilbert Moreau (2015, p.24) : « Comment dire ce qui ne pouvait être dit avec des mots, ce qui demeurerait sous les mots, entre eux et à côté ; dire et taire en même temps ? » (Flem, 2011a, p.220).

Chacune de ces compositions, accompagnée d'une légende et d'une citation, « déploie un nouvel espace-temps, crée un nouvel "être-au-monde" » (Sagaert, 2017, p.188). Ces images ne signifient-elles pas en effet que « le souvenir était toujours là dans les choses mêmes, enfoui mais présent » (Monterosso, 2014, p.15) ? Parmi celles-ci, relevons, en rapport direct avec notre propos, les compositions où la photographe met en scène des objets nostalgiques et porteurs de la mémoire tragique de ses parents (la carte de rapatriée de sa mère, un rouleau de timbres à l'effigie d'Hitler, une liste de noms de déportés...) : ainsi celle intitulée « Un Jouet contre du pain », allusion implicite aux jouets en bois que son père Boris fabriquait à Wülzburg et qu'il troquait contre un quignon de pain

<sup>45</sup> Entretien avec I. Falconnier (2011).

<sup>46</sup> Entretien avec Chr. Marcandier (2020) minute 49,15.

afin de pouvoir survivre ; ou cette autre intitulée « La peau douce. Ses deux numéros »<sup>47</sup>, qui reproduit sur fond de beaux tissus colorés et légèrement froissés les numéros que les nazis tatouèrent sur l'avant-bras de sa mère à Auschwitz, une composition incluse elle aussi dans « Pitchipoï & Cousu main. Suite photographique à *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* ou la Shoah vue par les yeux d'un enfant (2010-2012) »<sup>48</sup>. On pourrait multiplier les exemples et y ajouter notamment cette curieuse saynète intitulée de façon interrogative « Comment dire ce qui ne pouvait être dit ? », reprise dans la première édition de *La Reine Alice*, ce « roman autobiographie [...] où l'expérience de la maladie est métamorphosée en conte » (Fleischer, 2014, p.47), une espèce d'autofiction balsamique, un authentique manuel de résistance que l'auteure dédie, bien entendu, à Lewis Carroll mais aussi « À [s]es anges gardiens ».

Alors qu'Alice, armée de son « Attrape-Lumière », sa *camera obscura*, erre dans la Maison du Miroir en quête d'objets « qui, unis en une composition encore inconnue, pourraient dire l'indicible », « Alchimie du trouvé ; ni cherché, ni voulu : soudain tout s'accéléra »,

Guidés par une sorte de regard flottant, balayant l'espace de la maison, ses doigts s'emparèrent d'une paire de jumelles dans son écrin de cuir marqué des initiales de son père, de deux loupes ayant appartenu à sa mère, d'un petit miroir de poche, au dos duquel était peint un œil sombre, d'une torsade de métal destinée à tromper l'impatience et d'une pince d'usage médical.

Il manquait quelque chose à cette assemblée de cercles, de courbes et de droites : une part de rêve, de fuite. Ses yeux se portèrent alors sur un petit objet singulier, oublié depuis longtemps, rescapé d'une collection inachevée de fèves de galettes des rois, un minuscule voilier de porcelaine.

Une pression du doigt, l'Attrape-Lumière saisit l'étrange rassemblement<sup>49</sup>.

Une phrase de Diderot l'accompagnerait sur son blog : « Sensible dans le tout et secret en chaque point. » (Flem, 2011a, p.221-222).

Cependant, une des compositions qui semblent avoir le plus intrigué et subjugué les subtils exégètes des photographies de Lydia Flem exposées notamment à Berlin à l'automne 2014 ou à Paris au printemps 2015<sup>50</sup> est celle de la série des « Clefs sur l'échiquier », ces clés d'hôtel légendées « pions et pièces d'une catastrophe sans nom et sans issue »<sup>51</sup>, « clés anonymes et tatouées, alignées sur un échiquier, la tête en bas, piégées dans un combat où l'on meurt non comme un guerrier, mais comme un pion » (Jablonka, 2014, p.80), ces « clés d'hôtels et leurs reflets, identiques, inquiétantes » (Burgelin, 2015, p.10) qui ornent la couverture de l'édition bilingue de l'album *Les photographies de Lydia Flem / The photographs of Lydia Flem* (2014)<sup>52</sup>.

Qu'il nous soit permis de citer ici dans son intégralité l'interprétation qu'en fournit Yves Bonnefoy, particulièrement éclairante pour l'ensemble de l'œuvre de la psychanalyste belge. Comme

---

<sup>47</sup> Comme Lydia Flem le confie à Gérald Cahen, « Parfois une image implicite s'éclaire par sa légende. "La peau douce" rapproche les robes-archives de ma mère, le tendre corps maternel contre lequel je me blottissais, les deux numéros tatoués sur son bras. C'est la mémoire d'une mémoire transgénérationnelle, le lien inassimilable de l'amour et d'une terreur sans mots et sans fin. Par leur puissance et leur plasticité sensorielles, les images aspirent et reflètent nos rêves et nos cauchemars » (Cahen, 2020, p.30).

<sup>48</sup> <https://lydia-flem.com/2020/03/03/pitchipoï-et-cousu-main/> & <https://lydia-flem.com/art-photo/>  
« La série intitulée *Pitchipoï et cousu main* renvoie, elle, aux livres que Lydia Flem a consacrés à ses parents : elle donne à voir des compositions photographiques d'objets, d'étoffes, de souvenirs ayant appartenu au père et à la mère de l'écrivain, cette fameuse collection qu'il fut si difficile de trier et de distribuer. Souvenirs des camps, mais aussi des voyages, des temps forts de la vie familiale, traces de l'infra-ordinaire mélangées à la mémoire du monde concentrationnaire » (Gestern, 2015).

<sup>49</sup> Cette composition orne la couverture de son *Journal implicite* (<https://lydia-flem.com/expositions/>).

<sup>50</sup> [http://www.akadem.org/complements/programmes/1431597958\\_Lydia%20Flem.pdf](http://www.akadem.org/complements/programmes/1431597958_Lydia%20Flem.pdf)

<sup>51</sup> À cet égard, dans l'entretien avec Christine Marcandier (2020, minute 58,30), parlant de la grande pluralité des interprétations générées par ses compositions photographiques, Lydia Flem affirme avoir vécu une « expérience émouvante » lors de l'exposition de ses photos à Berlin, un lieu particulièrement emblématique : dans les photos des clés numérotées, certains spectateurs, parmi les plus jeunes, ont vu « l'expression d'une joie, d'un feu de joie », une interprétation très lointaine de ce qu'elle-même avait imaginé.

<sup>52</sup> *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, avec des textes de : Yves Bonnefoy, Alain Fleischer, Fabrice Gabriel, Hélène Giannecchini, Agnès de Gouvion Saint-Cyr, Donatien Grau, Ivan Jablonka, Jean-Luc Monterosso, Catherine Perret, François Vitrani, édition bilingue français/ anglais, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, 2014 (<https://lydia-flem.com/photographie/>).

le souligne celle-ci, le poète et critique d'art y interprète en effet ces images « comme le rappel de notre "finitude", nous les êtres humains qui ne sommes que les locataires provisoires de la vie » (Cahen, 2020, p.31) :

Tous les familiers de son œuvre ont été frappés par l'intérêt qu'elle a porté à des clefs de chambres d'hôtel, en l'occurrence celles qui pendaient au tableau de la réception dans un "vieux palace" à Sils-Maria<sup>53</sup>. Lydia a placé sur un échiquier trente-deux de ces clefs debout côte à côte avec leur numéro et leurs chaînes bien visibles, et la signification que cette décision fait paraître en tous ses travaux, l'expérience de la vie qu'elle y montre active, dans le rapport à l'objet, sont à mes yeux on ne peut plus clairs. Les choses chez Lydia ne disent leur néant qu'en proclamant aussi bien le nôtre, leurs surgissements sans terre ni ciel dans des espaces sans marges nous font voir en miroir le rien que tout aussi bien nous sommes : et voici ces clefs pour le dire explicitement. Que sommes-nous d'autre, en effet, que les pensionnaires de peu de soirs dans les chambres d'un vieil hôtel, moins durables que même ces clefs qui vont rester pendues au tableau avec ces "216" ou "103" inscrits sur leur fer à leur taille ou presque pour métaphoriser avec tout l'éclat de la matière brillante l'évanescence de tout ? Chambre d'hôtel déjà, la maison que Lydia Flem avait dû vider.

Et à cette pensée s'ajoutait d'ailleurs pour Lydia le souvenir, ineffaçable, obsédant, que l'habitante de la maison, sa mère, une ancienne déportée avec encore des cris au fond de ses nuits, portait, indélébile, un numéro sur le bras, ce qui donnait aux chiffres des clefs de chambres d'hôtel une autre raison de signifier le non-sens mais cette fois en le redoublant de la crainte de l'irréductibilité du mal dans la société, dans nos vies : une incitation de plus à désespérance. Quand on réfléchit au camp d'extermination, à ce projet qu'il fut de vider l'être humain – l'être parlant – de son intériorité, on est bien près de renoncer à ce que le travail de Lydia désire : par la relance des choses de sa vie dans le devenir de la vie des autres fonder un sens de sorte nouvelle, second degré dans la foi dans l'être au travers des leçons de l'illusoire. Cette évidente surdétermination des clefs des photos de Sils-Maria fait de l'image une venue aux limites mais aussi l'expression du besoin d'une décision.

Or, et c'est là le centre, ou pour mieux dire le cœur, de cette recherche de photographe sinon de cette existence, la décision est prise, déjà, sous le regard de ces clefs dont le travail antérieur a aidé à reconnaître le sens. Lydia dispose les clefs des chambres du "vieux palace" sur les cases d'un échiquier, c'est-à-dire dans cet espace à la fois loi et désir où se sont affrontés à travers les siècles le camp du mal, du désespoir en puissance, et le vœu également éternel de tenter d'être, le *will to be* qu'Hamlet n'aura pas su vivre. Ces clefs, Lydia les place debout sur autant de cases, côte à côte, en somme en grand arroi de bataille, elle en fait ainsi, tristes numéros bien visibles, l'armée rassemblée du non-être, et de ce fait c'est un combat qui s'annonce, contre la tentation du néant, et une espérance qui reprend forme. "Pions et pièces d'une catastrophe sans nom et sans issue, armée fasciste" poussant à l'avant de soi des "innocents aux chiffres tatoués sur leur peau de métal", écrit Lydia, très lucidement.

Et reste donc – c'est la leçon autant que le vœu de cette photo des clefs, représentante de toute une œuvre – à jouer cette partie dans la vie, car ce ne peut être que là, avec autour de soi et en soi tous les désirs qu'on éprouve et toutes les affections dont on est capable, que la grande relance peut avoir lieu, la confiance reprendre, le monde recommencer. Une "catastrophe sans nom", ce qui ne cesse pas d'advenir ? Certes, puisque la matière, à la mort, reflue dans les existences, les réduisant à des noms vécus désormais du dehors, leur maison vidée de ce qui donnait sens et raison d'être à leur vie. Mais "sans issue" ? Peut-être, mais non, c'est la relance à quoi Lydia nous appelle, sans qu'on ait livré ce combat qui consiste précisément à donner des noms à de nouvelles vies pour en faire, un moment, de nouveaux êtres. L'être n'est qu'un acte, que l'on décide, que l'on reprend, une flamme dans un relais qui, lui comme tel, ne cesse pas ou du moins ne doit pas le faire. Telle est la leçon des photographies de Lydia Flem, qui ne se referment pas sur leur apparence pour prendre place auprès d'autres d'une visée différente dans un devenir artistique aux marges de l'existence, mais interviennent dans celle-ci, la questionnent, en attendent réponse, l'aident, si besoin est, à se ressaisir (Bonney, 2014, p.42-45).

Comme l'indique par ailleurs Hélène Giannecchini,

---

<sup>53</sup> C'est dans ce petit village des Alpes Suisses situé dans le canton des Grisons qu'en 1881 Nietzsche eut l'idée de *l'éternel retour*. À Sils Baselia, la Pension « Chasté » est connue pour les hôtes célèbres qui y séjournèrent, dont le poète Paul Celan. Dans son entretien avec Gérard Cahen, Lydia Flem précise qu'« À Sils-Maria, où Nietzsche, Proust, Celan ou Anne Frank se sont promenés, il y a un vieil hôtel dans la forêt avec une table-échiquier, métaphore de l'affrontement guerrier. J'y ai posé 32 clefs de chambres d'hôtel, avec, tatoués dans le métal, des chiffres qui évoquent les numéros des victimes du nazisme, morts comme des pions, sans armée pour se défendre » (Cahen, 2020, p.30-31).

L'apparente légèreté des clichés de Lydia Flem cache aussi une réflexion sur l'histoire, la Seconde Guerre mondiale et la déportation, une méditation intime sur l'histoire de ses parents. Mais ces preuves de la grande Histoire sont happées dans la fable, une liste terrible de noms est recouverte de gressins. La photographie "Convoi n°78, Lyon, 11 août 1944" présente le rapport d'un convoi, tapuscrit noir et blanc surligné de rose. Cette preuve administrative de l'horreur, à peine déchiffrable, émerge d'une fermeture-éclair rouge<sup>54</sup>. Le passé surgit, toujours précaire, il fend littéralement la surface sensible. Cette image s'offre au spectateur dans une immédiateté. Elle n'est pas au passé, mais semble *avoir* un passé, venir aussi de cette histoire. Le papier se trouve sous un tissu, comme une deuxième strate, un palimpseste rendu visible. Et c'est la photographie qui permet d'en recevoir pleinement l'impact. Ce n'est plus une simple archive, mais un récit, et un surgissement (Giannecchini, 2014, p.59).

Ainsi, jour après jour, photo après photo, se constitue ce qui sera son *Journal implicite. Photographies 2008-2012* (2013)<sup>55</sup>, « tentative réitérée d'autosanté », lequel sera le prélude et la genèse de *La Reine Alice*, un roman-conte philosophique écrit de l'été 2009 à l'été 2010, dans lequel l'auteure nous convie à une expérience semblable à celle vécue par l'héroïne de Lewis Carroll, « nous invitait à passer de l'autre côté, à effectuer une véritable traversée du miroir » (Sagaert, 2017, p.189) : « Alice, la petite héroïne d'Oxford, serait notre guide, notre miroir. Nos questions étaient les siennes : suis-je celle que je crois être ? qui étais-je ? qui serai-je ? Suis-je la même malgré les transformations ? Qui est "je" ? » (Flem, 2009 p.20-21).

Dans son « Portrait de Lydia Flem » publié dans *Les moments littéraires* (mars 2015), Claude Burgelin fait délicatement référence à cet autre épisode-charnière de l'existence de « celle qui, dit-il, s'est faite passeur d'une mémoire tragique » :

La rencontre avec le cancer et l'angoisse de la mort va faire se métamorphoser (en même temps que le corps de l'écrivaine ?) l'écriture. *La Reine Alice* (2011) épouse le rythme et le ton de Lewis Carroll pour se dérober à toute définition : la descente aux abîmes de la maladie est voilée et montrée à la fois par un récit qui emprunte à *Alice au pays des merveilles* et à *À travers le miroir* personnages, épisodes, sauts et esquives. Convertissant la traversée de l'épreuve de mort du côté du mythe et du conte. Enfin, offrant des entrées tout autres dans le champ autobiographique, un album de photographies – d'une singularité, d'une puissance, d'une élégance, d'un pouvoir d'évocation hors du commun – entrecoupé de quelques textes, *Journal implicite* (2013)<sup>56</sup>, qui offre comme une reprise muette ou une suite de métaphores de ce que *La Reine Alice* mettait en jeu (Burgelin, 2015, p.2).

Assurément, dans son travail photographique – mais ne sied-il de parler désormais d'œuvre à part entière ? – où « elle invente des images pour transformer la réalité », tout comme dans ses romans, Lydia Flem « invite à passer de l'autre côté de soi. Dans ses photographies, elle affirme que, portées à leurs limites, les images, plus que les mots, peuvent parfois exprimer le non-dit des émotions. Lydia Flem *autobiographie* le réel. Lorsque le visuel saisit le vif, la vie en effet, soudain, peut resurgir et perdurer » (Monterosso, 2014, p.15).

## Épilogue

En novembre 2010, dans son discours de réception de Lydia Flem à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Jacques De Decker mettait l'accent sur un don exceptionnel de la nouvelle académicienne, celui d'exprimer et de partager ses expériences tout en proposant une possibilité de réconfort cathartique, elle dont les œuvres, disait-il, « s'engagent plutôt dans une sorte de mise en partage de l'expérience propre vécue comme l'attestation d'une épreuve que l'écrivain soumet à la collectivité des lecteurs afin qu'ils y trouvent un écho et, en fin de compte,

---

<sup>54</sup> Dans « Pitchipoï & Cousu main », Lydia Flem évoque en effet, parmi les « Archives de la maison vide », outre les robes patiemment cousues par sa mère à même la peau, « pour retrouver le fil de la vie après "la mort venue d'Allemagne" (Paul Celan), « ses délicats points cousu main le long d'une fermeture-éclair comme les rails des trains vers là-bas. (En langage codé, Pitchipoï désignait la destination inquiétante et mystérieuse des convois de déportés, quelque part à l'Est de l'Europe, souvent Auschwitz-Birkenau.) ».

<sup>55</sup> C'est que « le souvenir, comme le journal, est "implicite" : il doit se chercher, se trouver entre les photographies et les légendes qui les accompagnent » (Giannecchini, 2014, p.57) Voir <https://lydia-flem.com/2019/05/03/journal-implicite/>.

<sup>56</sup> Tous ces textes de Lydia Flem ont été publiés aux éditions du Seuil, dans la collection « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », et repris dans la collection Points, à l'exception de *Journal implicite*, coédité par La Maison européenne de la photographie et les Éditions de la Martinière.

un réconfort » (De Decker, 2011, p.11).

Dans *Mercur*, une autre académicienne belge, un peu plus jeune, dont les romans abondent en éléments autobiographiques, nous parle elle aussi du prodigieux pouvoir de la littérature, une vérité à laquelle chaque génération ne peut que souscrire :

Elle lui demanda des conseils de lecture.

– Donnez-moi tous les titres que vous pourrez. Je suis en train de découvrir le pouvoir libérateur de la littérature : je ne serais plus capable de m’en passer.

– La littérature a un pouvoir plus que libérateur : elle a un pouvoir salvateur. Elle m’a sauvée : sans les livres, je serais morte depuis longtemps. Elle a sauvé aussi Schéhérazade dans les *Mille et Une Nuits* (Nothomb, 1998, p.129).

De fait, concernant cette formidable source vitale, ce besoin essentiel de l’être humain en raison de son ancrage dans l’imaginaire, Lydia Flem

– qui se présentait à Gilbert Moreau comme ayant été « cet enfant cherchant désespérément quels mots mettre sur le traumatisme de ses parents, les contenir dans leur souffrance et cela s’est poursuivi dans mon métier d’analyste », et reconnaissait que les essais par lesquels elle avait débuté son travail d’écriture « en vérité, [...] contiennent aussi une part autobiographique » –,

confie que ce qui l’intéresse depuis toujours, « c’est de faire le lien entre ce qui est singulier et ce qui est commun, ce qui peut être partagé. Sans les écrivains, les artistes, la vie serait invivable » (Moreau, 2015, p.28). Et d’assurer à Raphaëlle Rérolle que *La Reine Alice* constitue une espèce d’hommage à l’auteur d’*Alice au pays des merveilles* de même qu’« à tous les écrivains qui m’ont aidée à vivre et à vouloir continuer de vivre dans des moments difficiles » (Rérolle, 2012).

Dans son dernier livre de remémoration paru à ce jour, *Je me souviens de l’imperméable rouge que je portais l’été de mes vingt ans* (2016), un ouvrage composé de 479 fragments et rédigé pour saluer la mémoire de l’auteur du célèbre *Je me souviens* (1978) – « Perec en avait fait 480, moins un donc, pour lui rendre hommage et lui laisser la préséance », dira-t-elle à Martine Sagaert<sup>57</sup> –, Lydia Flem inclut une entrée qui ne manque pas de frapper l’attention : « Je me souviens que lorsque ma mère m’offrait un vêtement, elle me souhaitait rituellement : *Porte-le en bonne santé* » (Flem, 2016, p.178). Comme l’indique Sagaert, cette expression du souhait, très rare en français mais présente dans plusieurs langues telles que le roumain, le hongrois et le yiddish (*Trog(t) es gezunterhey!*), signifie : *Que cela profite à ta santé !*

Ce vœu maternel, associé au souvenir de la mère disparue, va au-delà de la formule consacrée. Ce que la mère a transmis, une mère qui excellait dans le domaine de la couture, et qui avait une garde-robe exceptionnelle, cousue main, c’est une injonction au bonheur, un message de vie et d’espoir, dans un contexte familial particulier (Sagaert, 2017, p.186).

En réponse à cette salutaire invite ou recommandation, convaincue que

l’art cherche du côté de la sublimation une issue à nos pulsions, conflits et affects, à toutes les productions de notre inconscient qui, la plupart du temps, ne peuvent, en effet, s’approcher et s’exprimer que par des détours, des déplacements, des métaphores, qui ont souvent pour noms les actes manqués, les répétitions malheureuses, les multiples pathologies, mais aussi, heureusement, les mythes et les arts, la culture dans ses formes infinies (Cahen, 2020, p.31),

Lydia Flem s’attelle à construire « une œuvre littéraire, qui réussit, par-delà les obstacles de la vie, à exprimer “un bien-être particulier” [Flem, 2002, p.30] » (Sagaert, 2017, p.192). À nous, lecteurs et lectrices, de prêter une oreille des plus attentives à cette formidable leçon d’humanité et de résilience, et d’en tirer le meilleur profit pour nous tous et toutes : « Avec Winnicott, conclut-elle, je pense que chaque être humain est doué de créativité, il nous appartient de puiser dans cette énergie vive pour avancer sur le fil fragile de l’existence » (Cahen, 2020, p.31).

---

<sup>57</sup> Lydia Flem, mail du 29 mars 2016 à Martine Sagaert.

## Références bibliographiques

BAINBRIGGE Susan (2018) : « Sage et résistance, deuil et écriture *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* de Lydia Flem », in Marc Quaghebeur (dir.) : *Sagesse et Résistance dans les littératures francophones*, Bruxelles, Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, p.545-555.

BONNEFOY Yves (2014) : « Les photographies de Lydia Flem », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.31-45.

BURGELIN Claude (2015) : « Portrait de Lydia Flem », *Les Moments littéraires* n°33 (tapuscrit, p.1-11).

CAHEN Gérald (2020) : « “Comment je suis devenue photographe”. Entretien avec Lydia Flem », *L'autobiographie en mouvement, La Faute à Rousseau. Revue de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)*, n°84, juin 2020, p.29-31.

DE DECKER Jacques (2011) : *Discours de réception de Lydia Flem à l'Académie royale de Belgique*, Seuil, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, p.9-35.

DESORBAY Bernadette (2019) : « La maison du c(h)amp de la mort : métagnomie, psychanalyse et filiation chez les romancières belges Diane Meur et Lydia Flem », in Marc Quaghebeur (dir.) : *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945*, n°48, Bruxelles, Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, p.249-271.

FALCONNIER Isabelle (2011) : « Lydia Flem. Alice au pays du merveilleux cancer », Propos recueillis par Isabelle Falconnier, *Payot-L'Hebdo*, février 2011 <<https://www.payot.ch/fr/selections/payot-lhebdo/-/f-acute-vrier-2011-les-meilleurs-livres-du-printemps/-entretien-lydia-flem-alice-au-pays-du-merveilleux-cancer>. Également disponible sur le site de Lydia Flem>.

FLEM Lydia

- (2002) : *La Voix des amants*, Seuil, coll. La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

- (2004) : *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Seuil, coll. Points.

- (2006) : *Lettres d'amour en héritage*, Seuil, coll. La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

- (2009) : *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils*, Seuil, coll. Points.

- (2011a) : *La reine Alice*, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

- (2011b) : *Discours de réception de Lydia Flem à l'Académie royale de Belgique*, Seuil, coll. La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, p.39-71.

- (2013) : *Journal implicite. Photographies 2008-2012*, Éd. La Martinière/ Maison européenne de la photographie.

- (2016) : *Je me souviens de l'imperméable rouge que je portais l'été de mes vingt ans*, Seuil, coll. Points.

- (2020) : *Comment j'ai vidé la maison de mes parents. Une trilogie familiale*, Éditions Points.

FLEISCHER Alain (2014) : « L'énigmatique harmonie du sens », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.47-48.

GESTERN Hélène (2015) : « Saturations », sur le « Journal implicite » *La Faute à Rousseau*, revue de l'autobiographie 69, juin 2015 <<https://lydia-flem.com/2015/12/27/helene-gestern-a-propos-du-journal-implicite/>>.

GIANNECCHINI Hélène (2014) : « “If you knew Time as well as I do...” », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.55-60.

GRAU Donatien (2014) : « La matière de nos œuvres. Triptyque pour Lydia Flem », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.63-74.

JABLONKA Ivan (2014) : « Pudeur de l'inconscient », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.77-82.

MARCANDIER Christine (2020) : « Lydia Flem : “Découvrir des sensations dont on ne parle jamais” (*Une trilogie familiale*) », 9 mars 2020 ; contient un entretien avec Lydia Flem, filmé à Bruxelles le 23 février 2020 <<https://diacritik.com/2020/03/09/lydia-flem-decouvrir-des-sensations-dont-on-ne-parle-jamais-une-trilogie-familiale/>> *Diacritik, Le magazine qui met l'accent sur la culture*.

MONTEROSSO Jean-Luc (2014) : « La photographie comme nécessité », *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.13-15.

- MOREAU Gilbert (2015) : Lydia Flem. Entretien, *Les Moments Littéraires*, n°33, 1<sup>er</sup> semestre 2015 (entretien réalisé à Paris, le 8 octobre 2014) (tapuscrit, p.1-30).
- NOTHOMB Amélie (1998) : *Mercur*, Paris, Albin Michel (Le Livre de Poche, n°14911).
- PAQUE Jeannine (2004) : « Le travail du vide à temps plein », *Le Carnet et les instants*, n°133, p.82.
- PERRET Catherine (2014) : « Lettre à Lydia Flem » (Lisbonne, le 5 juillet 2014), *Les Photographies de Lydia Flem. The Photographs of Lydia Flem*, Maison Européenne de la Photographie, Maison de l'Amérique latine, Institut français de Berlin, p.89-94.
- REROLLE Raphaëlle (2012) : « La question de la vérité », Lydia Flem, Camille Laurens et Catherine Millet, entretien mené par Raphaëlle Rérolle <<https://lydia-flem.com/2015/12/24/la-question-de-la-verite-assises-internationales-du-roman-2012/>>.
- SAGAERT Martine (2017) : « Les stratégies d'autosanté de l'écrivaine belge contemporaine Lydia Flem », in Cabral Maria de Jesus et Domingues de Almeida José (dir.) : *Santé et bien-être à l'épreuve de la littérature*, Limoges, Lambert-Lucas, p.185-202.
- SKOWRONEK Nathalie (2011) : *Karen et moi*, Paris, Arléa.
- TODOROV Tzvetan (2004) : *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa.